Trimestriel

KA ARANG

Organe d'information du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

N° 022 **ISSN 1431 - 5823** **Janvier 1999**

LES FILLES RÉCLAMENT LA DOT page 8

L'ALCOOLISME EN MILIEU TPURI pages 13-22

LE TPURI BRUTAL page 24

ELLE SERA APPELÉE FEMME CUEILLIE (2) page 24

Sommaire

☞ Editorial

Repères *par Alphonse Jene* 3

☞ Essence de la culture Tpuri

Les boucles d'oreilles *par Dayang Paul* 4
Les chiens miraculeux *par Toowe* 5

☞ Pour que vive Ka'arang

Je ne suis pas un Tpuri *par Jeanne Tietcheu* 7

☞ Au Coeur du débat

La dot est-elle acceptée par les jeunes filles Tpuri? *par Danwa* 8
Le tourisme: moteur ou frein du développement *par Golopo Joachim* 10
L'assiocation des Jeunes Tpuri de Douala de nouveau en activtité *par Danwa Marie-Pascale* 11

☞ Techniques et Technologies

Les adorateurs de Bacchus en pays Tpuri *par Kolyang Dina Taïwé* 13
Suicide collectif: Filière alcool *par Samson Hyri* 15
L'alcoolisme d'un point de vue pédagogique *par Dadaï* 16
L'alcoolisme *par Dr. Djakbara Mara Lewa* 17
Siri ... dans les villes et dans les cabarets *par Kolyang Dina Taïwé* 19

☞ Tumne Mairabne

Rions un peu *par Dadaï* 23
Brutalité: *par Alphonse Jene* 24
Elle sera appelée femme cueillie *par Kolyang Dina Taïwé* 24

☞ Dernière page

Surprise inattendue *par Kolyang Dina Taïwé* 31

Impressum
Ka'arang ISSN 1431 - 5823 01.99
paraît régulièrement à Bremen. Les articles nommément désignés ne rendent pas automatiquement l'opinion de la rédaction. Nous ne sommes pas responsables des manuscrits non requis. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Responsable de la rédaction
Kolyang, Käthe-Popall str. 4, 28201 Bremen, Allemagne.Tel.: +49 421 55 77 44 5
Promotion et abonnements: Kolyang, Danwa, Dadaï.
S'adresser aussi au CDE-SAARE B.P. 67 Guider, Cameroun

Ont collaboré à ce numéro: Dr. Djakbara Mara Lewa, Alphonse Jene, Danwa Marie-Pascale, Dadaï, Jeanne Tietcheu, Dayang Paul, Toowe, Golopo Joachim, Samson Hyri, Kolyang Dina Taïwé

Ka'arang

Organe de liaison du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri

N° 022 **ISSN 1431 - 5823** **Janvier 1999**

Editorial: Repères

"L'Afrique doit redéfinir ses valeurs". C'est une phrase signée par notre Kolyang dans son éditorial de Ka'arang Nº 14 de Janvier 1997.

L'Africain de 1998 ne ressemble à rien et n'a aucun projet de redéfinition de ses valeurs à l'aube du troisième millénaire. L'an 2000 est à presque moins d'un an, les africains sont plongés dans une léthargie obsédante. Ils ont croisé les mains, attendant tout des colons qui viennent avec ces modèles qui nous fascinent. Les valeurs traditionnelles sont bafouées au profit d'une modernité qui ne prend source nulle part. L'Afrique se voit mourir, sevrée de ses jeunes enfants en perpétuelle imitation de leurs parents partis en Europe et qui développent des théories bourgeoises au profit d'eux-mêmes. D'aucuns nous parlent d'un défi à relever, mais pour quand si ces Africains-européens ne viennent qu'en séjour de trois ou quatre mois seulement et une fois tous les deux ou quatre ans, débarquant avec leur parfum de grande marque: *Christian Dior, Poison, Cartier* et autres. On nous parle d'un défi à relever pour le troisième millénaire. Mais quel défi dans cette Afrique nouvelle où le salaire importe et non le travail? Quelle Afrique où le sacrifice et le volontariat sont imposés et non vécus de bon gré? Quelle Afrique où les intellectuels sont morts et enterrés dans les cercles fermés occidentaux? Quelles valeurs nouvelles pouvons-nous attendre face à cette démission collective? Le mal est absolu. Les Africains sont dans de grands laboratoires scientifiques et culturels en Allemagne, en Amérique, en France, en Belgique. Mais pour qui travaillent-ils au juste, si ce n'est pour eux-mêmes avec des salaires colossaux en venant passer leur séjour chez eux comme des étrangers. Nous connaissons des pères qui ne savent plus parler leur dialecte. Nous en connaissons qui sont devenus de purs blancs. Nous ne faisons pas une croisade contre ceux de l'autre monde. Nous ne faisons qu'un constat. Le plus objectif.

Redéfinir nos valeurs consiste à faire quoi au juste? Par où doit-on commencer? Et pour combien de temps encore? Nous pensons très sincèrement que l'autosubversion constituerait la base fondamentale pour ce travail immense qui attend l'Afrique de l'an 2000. Alphonse Jene

Essence de la culture Tpuri

Contes Tpuri : Les boucles d'oreilles

Dayang Paul

Un couple a mis au monde deux enfants : un garçon et une fille. Ces enfants étaient inscrits à l'école. Les parents leur ont acheté deux voitures. La mère acheta des boucles d'oreilles à sa fille. Le garçon devenu majeur se maria. Sa femme lui demanda de lui acheter aussi des boucles d'oreilles. Le garçon ne sachant quoi faire, se décida d'aller à l'école. Mais il fit plutôt l'école buissonnière en attendant sa petite soeur qui passerait par là. Lorsqu'il la vit venir il l'interpella et la pria de s'arrêter un instant. Ce qu'elle fit. Il la tua et prit possession de ses boucles d'oreilles. Il rentra à la maison et les remit à son épouse. La fillette passa toute la journée hors du domicile familial. Les parents s'inquiétèrent de son absence et se demandèrent ce qui aurait pu lui arriver de mal.

Un serviteur qui vivait dans la famille se décida d'aller chercher la fillette en brousse. La fillette était devenue une jolie fleur entre temps. Le serviteur vit la jolie fleur qui lui plue. Il voulut la cueillir lorsqu'elle s'est mise à chanter:

Je t'en prie mon serviteur
c'est mon frère qui m'a tué
Parce que je ne voulait pas lui donner
Mes boucles d'oreilles.

Le serviteur étonné se demanda ce que cela signifiait. Il repartit à la maison et revint avec le père, la mère et le frère de la fillette. Il leur expliqua qu'il y a un mystère qui s'est passé en brousse et que tous ensemble aillent au-dit lieu. Le serviteur toucha la fleur et celle-ci s'est mise à chanter:

Je t'en prie mon serviteur
c'est mon frère qui m'a tué
Parce que je ne voulait pas lui donner
Mes boucles d'oreilles.

Il dit à la mère de la fillette de toucher à son tour la fleur. Cette dernière reprit sa chanson:

Je t'en prie maman
c'est mon frère qui m'a tué
Parce que je ne voulait pas lui donner
Mes boucles d'oreilles.

La même chose se passa avec le père:

Je t'en prie papa
c'est mon frère qui m'a tué
Parce que je ne voulait pas lui donner
Mes boucles d'oreilles.

Il fut ordonné au frère de la fillette de toucher aussi la fleur:

Je t'en prie mon frère
c'est toi qui m'a tué
Parce que je ne voulait pas te donner
Mes boucles d'oreilles.

Le frère da la fillette fut aussi tué sur-le-champ.

Les chiens miraculeux

Toowe , Ecole publique de Djourdane, CM2

Mbaa le krum
cii be lob lob baali be
ndi man bin din jiiri be
ndi man bin din sag, smur, be etc…

Un jeune homme a élevé neuf chiens dont le plus grand et gros se nomme *Wapilo*.. *Manhuuli* se mit à faire un complot pour l'éliminer. Il a fabriqué une très jeune et belle fille et lui a planté une épine au pied. Il fit alors appeler tous les jeunes garçons du village et leur tint ce langage: "Cette jolie fille appartiendra à celui qui aurait réussi à la délivrer de son épine". Tous se mirent à l'oeuvre. Mais aucun des prétendants ne pu enlever l'épine. La fille fut conduite chez le propriétaire des neuf chiens. *Manhuuli* lui demande alors de délivrer sa fille d'une épine qui la fait souffrir au pied. Celui-ci refuse. L'assistance l'encourage et lui dit qu'il est le seul espoir de la fille car personne n'était capable d'enlever l'épine. A peine a-t-il touché le pied de la malade, que l'épine tombe. La fille devient ainsi sa femme. Et ils s'installent dans leur concession conjugale.

Le jour du *laage swee* la jeune mariée dit à son mari d'aller lui chercher le *tugun* d'un arbre qui ne se trouve très loin du village. Ce bois doit être un *mbucu* (Bombax costatum) sans branche. L'homme, pour l'amour de son épouse et accompagnée de celle-ci, part en brousse afin de satisfaire à son désir. L'homme demande à sa femme si elle a vu l'arbre qu'elle désire. Elle refuse tout *mbucu* qui lui est présenté. Le voyage dans la brousse dure déjà une journée. Elle n'a toujours pas trouvé l'arbre qui lui plaît. Quand le soleil casse son cou, elle choisit enfin un des arbres sans branches. Son mari y grimpe, grimpe et grimpe jusqu'à la cime et commence à couper le *tugun* . La femme, restée au pied de l'arbre, frappe sa hanche d'un côté *paar*, et de l'autre *paar*, et des *manhuuli* sortent. Une seconde fois, elle la frappe encore et des Manhuuli sortent armés d'épées. Ils commencent sur-le-champ à abattre l'arbre sur lequel le jeune homme est perché. Un chant rythme les coups d'épées:

cin ti li bi
le fã
cin ti li bi
le fã

Un margouillat observe la scène, descend d'un arbre où il se repose et les rejoint. Il les salue de bon coeur et leur propose une pause. Le reptile prend la relève. Il donne un coup de hache à l'arbre et y déverse ses urines. L'arbre redevint intact comme si personne ne l'avait touché. Le margouillat, pour sauver sa tête, se réfugie dans les arbres. Les Manhuuli recommencèrent leur travail suivi du chant:

cin ti li bi
le fã
cin ti li bi
le fã

Le lézard et un *Tubor-bor* se présentent et leur jouent le même tour aux manhuuli. Les Manhuuli ne sont point découragés et continuent à abattre l'arbre. Ce dernier étant coupé de moitié, le jeune homme se sent perdu. Mais souvent dans des situations difficiles se présente une issue. Il a alors eu ainsi l'idée d'appeler ses chiens au secours. Avant de quitter son domicile le matin, sa jeune épouse lui avait recommandé d'enchaîner les chiens.

Le jeune crie en ces termes:

Wapilo!
Wapilo!

Wapilo!
Wapilo!
Je suis en danger

Le gros chien dresse les oreilles. Son maître recommence l'appel:
Wapilo!
Wapilo!
Wapilo!
Wapilo!
Je suis en danger
Le chien brise ses chaînes et libère ses compagnons. Ils prennent la course en direction de l'appel. Ils s'arrêtent pour bien suivre l'écho de la voix de leur maître qui continue l'appel. Ils se mettent encore à courir *gig, gig, gig*. A nouveau, oreilles dressées, ils s'arrêtent pour suivre l'appel. La voix de leur maître ne se fait pas attendre.
Wapilo!
Wapilo!
Wapilo!
Wapilo!
Je suis en danger
Ils reprennent leur course *gig*, *gig*, *gig*. Enfin, ils sont arrivés. Wapilo s'acharne sur les Manhuuli. Il fait tomber un Manhuuli. *Kap*, *kap*, *kap*, ses compagnons se chargent de l'achever. Ainsi , les chiens éliminent tous les mauvais Manhuuli. Wapilo grimpe sur l'arbre, tend sa queue à son maître et le fait glisser jusqu'au sol. C'est ainsi que les sages chiens sauvent le jeune homme.

Allons à l'école de la tradition pour retrouver notre identité.
Les meilleurs poèmes sont issus des meules et des soi-disant analphabètes. Écoutons leurs voix!

Pour que vive Ka'arang!

L'avenir de Ka'arang
ou

Je ne suis pas Tpuri

Jeanne Tietcheu

Je ne suis pas Tpuri.
Mais j'ai l'occasion de lire régulièrement Ka'arang depuis sa création en décembre 1992. Au départ, il ne s'agissait que de quelques feuilles de format A4, reliées entre elles par une simple agrafeuse. Au fil des semaines, des mois, des trimestres, et maintenant, il est possible de le dire, des années, des feuilles se sont ajoutées les unes aux autres, au point de devenir la belle revue à la couverture orangée que nous recevons aujourd'hui.

Je ne suis pas Tpuri.
Mais j'ai eu l'occasion de voir évoluer le journal. Certes, la ligne éditoriale - promouvoir la culture Tpuri - n'a pas changé. Mais les sujets se sont diversifiés. Et l'on est passé de simples poèmes, de présentations de jeux à des réflexions plutôt denses sur le devenir des sociétés Tpuri, les grands défis écologiques, économiques et culturels, qui se posent à ceux qui se réclament de ce groupe ethnique.

Parce que je ne pas Tpuri,
je n'ai jamais su exactement où situer ma contribution à la construction d'une valorisation culturelle que j'admire. Pourtant, il me semble nécessaire aujourd'hui de prendre ma plume pour rendre hommage à un homme que j'admire profondément, Kolyang Dina Taïwé, le promoteur de cette revue, qui tisse patiemment, avec courage, obstination et bravoure, les fils - que j'image parfois très raides - nécessaires à la construction d'une "toile" qui lui est chère, celle de la valorisatioon et de la sauvegarde d'un peuple qui est le sien. Et c'est en cela que son combat est noble: loin de la bataille ethnique qui consiste à détruire l'autre pour mieux exister, loin de la simple appartenace à une communauté dont on ne sait plus parfois parler la langue, l'action de Kolyang - même si on pourrait lui reprocher de ne pas jouer en faveur de l'abolition des frontières, avec en toile de fonds l'unité africaine telle que l'a souhaitée Nkrumah - a le mérite de mener le combat de l'affirmation de soi-même: "J'existe, je voudrais que vous sachiez que j'existe, et voici comment me reconnaître.“ Voici, à mon sens, comment pourrait se résumer l'essentiel de l'action que mène l'ardent défenseur de la cause Tpuri. Et l'on se prend à rêver que partout en Afrique, des cercles puissent ainsi se créer pour promouvoir les multitudes de groupes qui existent et qui pour certains, sont en voie de disparition.

Je ne suis pas Tpuri mais
je suis africaine. Et l'Africaine que je suis se réjouit qu'un des fils du continent ait eu le courage de mettre en action ce que beaucoup ont souhaité voir vivre, et qui n'a hélas souvent pas vécu après avoir passé le cap de leurs lèvres.

Article paru dans Ka'arang N°014 Juillet 1997

Au coeur du débat

LA DOT EST-ELLE BIEN ACCEPTEE PAR LES JEUNES FILLES EN PAYS TPURI ?

Danwa Marie-Pascale

Traditionnellement, pour demander la main d'une fille, le futur gendre doit offrir à ses beaux–parents une dot sous forme d'argent, objets ou de bétail. Qu'est devenue cette pratique de nos jours ? Est-elle bien acceptée par les jeunes filles ? Pour en avoir une idée nette, Ka'arang a interrogé pour vous deux jeunes dames, Wawoua Martine et Maïhoré Justine qui ont bien voulu nous donner leurs points de vue. Wawoua Martine a 18 ans et est élève en classe de Terminale scientifique dans un lycée de la place. Maïhoré Justine, elle, a 25 ans et est infirmière célibataire sans enfant. Ecoutons-les.

Ka'arang : Que représente pour vous la dot ?
Wawoua Martine : Je pense que la dot est une bonne chose. En effet, cette dernière permet à la famille de la fille de se consolider avec les parents. Mais la dot ne doit pas être transformée en un marchandage, car ceci risquerait de faire perdre à la dot sa valeur réelle et apporterait des troubles dans le ménage des jeunes mariés.
Maïhoré Justine: Je pense que la dot est une bonne chose pour nous africaines et particulièrement les Tpuri ; mais le problème se trouve jusqu'ici au niveau du contenu. Comment peut-on admettre que de nos jours on continue à doter les filles Tpuri aussi chèrement ? Plus d'un million ? Ce n'est vraiment pas sérieux. Normalement la dot est un symbole d'union entre les deux familles et si l'une d'elles doit se ruiner pour avoir une femme alors je vois pas la place réelle de la dot.
Ka'arang : Pourquoi les hommes n'aiment plus les engagements envers la dot aujourd'hui ?
Wawoua Martine : Je crois que les hommes n'aiment plus les engagements envers la dot aujourd'hui à cause des difficultés financières, de l'éducation et l'instruction qu'ils reçoivent de l'occident et aussi des problèmes qu'elle apporte dans le ménage.
Maïhoré Justine: Si les hommes n'aiment plus les engagements envers la dot aujourd'hui, je pense qu'ils ont tout à fait raison avec le coût de vie que nous avons aujourd'hui. Combien gagnent-ils? Combien d'années auront-ils besoin pour réunir le maximum puisque nous savons tous que le mariage ne resterait pas leur unique engagement et responsabilité ? Ne soyons pas surpris si les filles Tpuri ne trouvent pas de mari aujourd'hui, le constat est là, nos frères préfèrent les filles d'ici parce qu'ils savent qu'ils ne débourserons pas plus de 100.000 frs cfa comme dot. Et que voulez-vous ?
Ka'arang : Les hommes ont-ils encore assez de moyens pour la dot de nos jours ?
Wawoua Martine : Ceci dépend des exigences de la belle-famille, mais globalement, dans les conditions de vie actuelles très difficiles, les hommes n'ont plus assez de moyens pour la dot.
Maïhoré Justine: Globalement, je dirais que les hommes n'ont plus assez de moyens pour la dot vu la situation économique de notre pays, malheureusement ce qui reste comique dans cette affaire de dot chez nous c'est que ceux qui en réclament exagérément reconnaissent en leur for intérieur que si le contraire se posait, ils n'en auront eux-mêmes pas les moyens. Pourquoi nos élites ne chercheraient-ils pas à savoir le contenu ?
Ka'arang : Qu'apporte la dot à la femme ?
Wawoua Martine : Ceci dépend de chaque femme, pour certaines femmes, la dot leur donne l'assurance d'être aimées par leur mari, mais seulement elle ne profite qu'à la belle-famille et la mariée est considérée par son mari comme un objet acheté dans une boutique.
Maïhoré Justine: Sincèrement, je ne vois pas ce que la dot apporte aux femmes Tpuri, nous

connaissons des hommes qui ont payé cher, très cher d'ailleurs pour la dot et quel traitement infligent-ils à leur épouse sans toutefois cesser de leur rappeler qu'ils ont payé cher pour les épouser? Aucune parole n'est donc accordée à la femme dans le ménage. Ne connaissons-nous pas des femmes Tpuri qui vivent l'invivable et supportent l'insupportable ? Malgré le fait que les hommes payent cher pour la dot. Quel statut juridique les femmes Tpuri ont-elles ? Que nos frères nous expliquent vraiment le sacrement du mariage en pays Tpuri.

Ka'arang : Quelles sont les conséquences de la dot dans un foyer ?

Wawoua Martine : La dot a des conséquences fâcheuses dans le foyer surtout pour la femme. Car certains hommes, sous prétexte d'avoir eu à dépenser une partie de la fortune maltraitant leur femme. En effet, ces femmes sont considérées comme des esclaves devant servir à tout moment. Ces femmes tombent alors dans le désespoir, l'angoisse et la peur (même de son mari). Est-ce ceci le mariage ?

Ceci crée un déséquilibre dans le foyer.

Maïhoré Justine: En pays Tpuri, les conséquences sont énormes. Nos frères sont durs envers les femmes, ils méprisent malgré tout ce qu'elles font. Pour eux, la femme est un esclave en un mot leur bière personnelle. Que voulez-vous qu'une femme fasse quand elle n'a pas de statut juridique ? Premièrement, elles sont juste unies à leur époux par le mariage coutumier qui malheureusement est considéré comme l'union libre ou le concubinage par la juridiction camerounaise.

Et de deux quelle que soit la condition traversée par ces catégories de femmes, il leur est impossible de saisir telle ou telle instance pour trouver de l'aide. Alors mes dames, rassurez-vous que juridiquement et religieusement, votre place est assurée auprès de l'homme qui vous jure amour et fidélité toutes les nuits.

Ka'arang : Que faire pour sauvegarder la dot ?

Wawoua Martine : Pour sauvegarder la dot, la belle-famille doit cesser des demandes exagérées et ne réclamer que l'essentiel.

Maïhoré Justine: Pour sauvegarder la dot en pays Tpuri, il faut vraiment revoir le contenu, c'est un cri de détresse que je lance à l'endroit de nos élites. Il est inconcevable que de nos jours on donne encore :

- neuf à douze bœufs
- trente à quatre vingt mille francs
- des chèvres
- des assiettes et autres

pour une dot. Comme je le disais tantôt, la dot est un symbole et non un marchandage. Que nos élites tiennent compte de cet aspect également.

Ka'arang : Que pensez-vous de la restitution de la dot en cas de divorce ?

Wawoua Martine : Je crois que la dot ne devait pas être restituée en cas de divorce. Cette restitution créerait plusieurs litiges entre les deux familles, parfois les villages.

Maïhoré Justine: Particulièrement, je n'approuve pas cette méchante démarche, est-ce à dire que la femme Tpuri n'a pas elle aussi les droits et valeur à affirmer ? Moi je n'accepterais pas que mes parents restituent la dot sans que je réclame les dommages et intérêts à mon époux. Prenons par exemple le cas d'une femme qui, après plusieurs années de mariage, décide de partir parce qu'elle ne peut plus supporter les conditions de vie que lui inflige son époux. Alors parce qu'elle a décidé de partir, son époux réclame la restitution de la dot. C'est psychologiquement anormal ça ! Ne pensez-vous pas que ce monsieur mérite une prison ferme de plusieurs années ?

Je me demande si avant de venir réclamer la dot, il se pose certaines questions. Se demande-t-il ou alors se souvient-il seulement de tout le travail fait chez lui par cette femme ? Pense-t-il aux enfants issus de ce foyer ? Et tout ce qu'il a fait de mauvais à son épouse ? Mais soyons sérieux et honnêtes !

C'est pourquoi, je demande une fois encore aux femmes Tpuri de s'assurer de leur statut juridique (de penser et de faire tout pour obtenir les actes de mariage). Ceci leur permettra d'entreprendre devant n'importe quelle juridiction des procédures pour rentrer dans leur droit.

Le tourisme: moteur ou frein du développement?

Golopo Joachim

Souvent considéré comme source de devises étrangères par les pays du Tiers Monde, le tourisme se présente dans la pluspart des cas comme un avantage énorme permettant d'apporter un élan énorne à l'économie des pays qui parfois la mettent en première ligne des investissements. Ils faudra rappeler ici que le tourisme demande des infractustures bien entretenues et surtout un personnel qualifié. Il développe aussi des secteurs comme celui de la restauration, des hôtels et surtout la vente des objets d'art faits par des locaux. Un pays comme le Cameroun présente plusieurs avantages touristiques. Dû a sa situation géographique particulière le Cameroun livre une variété de végétation à observer. De la forêt vierge au sud du pays en passant par la mangrove de son littoral, les superbes plages de Kribi et Limbe, jusqu'au bord du Sahara en notant les bordures du lac Tchad sans surtout oublier de multiples parcs naturels parmi lesquels celui de Waza à l'Extrême-nord. En dehors d'une végétation variée le Cameroun présente presque toutes les couches des populations qui peuplent l'Afrique. On rencontre les Pygmées, les Bantou, les semi-Bantou au sud et au nord les Soudanais parmi lesquels les Neo-soudanais et les Paleo-soudanais, les Arabes Choas. Bref le Cameroun a un potentiel touristique énorme. Malgré ces avantages énormes le Cameroun présente encore de lacunes dans ce secteur jugé pourtant bien rentable.

Si au Cameroun il est question de développer le secteur touristique, il est important de présenter ses avantages, ses inconvénients dans un pays comme le nôtre et surtout noter ici l'expérience des autres pays.

Dans le monde, le tourisme se présente sous différentes facettes. Dans les pays développés où l'infrastructure existe déjà le tourisme rapporte de sommes énormes à ces établissements. Madrid, Barcelona, Paris, Rome, Amsterdam, Berlin, Prague, London sont toujours visités. Les USA reçoivent toujours les touristes surtout Japonais. Les pays tels Cuba, la Martinique, la Jamaïque, le Brésil et leurs belles plages font rêver les Occidentaux. Les pays asiatiques comme le Singapour, Hong-Kong, l'Indonésie, la Malaisie font l'objet des visites du monde entier.

En Afrique, le Kenia, chasse gardée des Allemands, l'Afrique du sud, l'Egypte sont des endroits visités par les Européens. L'Afrique reste de loin le continent le moins visité et est aussi celui qui présente le moins d'investisssement dant ce domaine.

Pourtant, il faut noter les progrès réalisés par le Sénégal qui pourtant se plaint de ne pas récolter de fruits.

Le tourisme dans le monde a toujours fait déplacer des masses en fonction de leurs goûts, leurs préférences et surtout leurs tendances même celles perverses cachées derrière les visages des hommes qui paraissent être des saints à première vue. On a pu remarquer que les Occidentaux qui se rendent en Asie notamment l'Indonésie encouragent le développement et la mise en place de véritables réseaux de prostitution, pire encore de pédophilie. Les hommes voyagent rien que dans but de faire l'amour (violer) aves des enfants de moins de 12 ans. Au Cuba, suite à l'embargo américain les populations appauvris n'hésitent pas à se prostituer pour gagner quelques dollars de plus. L'on remarque une sorte de détérioration des moeurs grandissantes dans les pays du Tiers Monde à cause du tourisme. Ce qui est encore bizarre dans tout cela est que les femmes européennes se font payer des hommes dans des pays comme la Jamaïque rien que pour avoir un plaisir sexuel. Le tourisme prend beaucoup plus les allures de satisfaction sexuelle pour les Européens. Il est point étonnant que dans

certains pays Africains les phénomènes peu connus comme l'homo-sexualité font leur apparution et que même certains films à caractère pornographique sont réalisés en cachette. Il n'est pas facile de désigner ceux qui font de telles bêtises car il faut noter ici que les intérêts de chacun des touristes sont différents et que parmi eux il y a ceux qui respectent encore des notions religieuses et morales.

Il est important de mentionner dans notre analyse le pouvoir de l'argent dans les pays du Tiers Monde et les risques d'une insécurité pour les touristes.

En Egypte, par exemple, les touristes sont considérés comme cible de certains groupes armés pour exprimer leur révendication et marquer leur présence. En Afrique du sud ou au Kenia, on assiste souvent au massacre de quelques touristes dans le seul but de leur voler leurs biens. Au Cameroun les coupeurs de route en feraient volontiers leur business. La criminalité face au tourisme est un facteur qui limite ce secteur.

Ce qui est le plus touchant est de voir comment les populations pauvres sont l'objet d'une observation pas très humaine des autres peuples le tout mêlé de fond de comparaisons ayant pour but la définition de certains peuples peu évolués ou même limités.

On a vu des touristes, tout simplement parce qu'ils possèdent de l'argent. faire chanter des enfants modifiant considérablement le système d'éducation des enfants dans certains endroits. Car les enfants prennent l'habitude de demander de l'argent à n'importe qui. La prostitution bien connue de tous n'est plus à noter ici. Parfois les touristes développent le rêve de se rendre en Europe dans beaucoup des têtes de nos jeunes qui croient venir dans ces pays pour ramasser une fortune qui se donne pour rien. L'image de l'Europe est toujours présentée comme un endroit de rêve par la plupart de nos media et même nos élites qui ont étudié là-bas.

L'ASSOCIATION DES JEUNES TPURI DE DOUALA DE NOUVEAU EN ACTIVITE

Danwa Marie-Pascale

Après deux années de trêve pour des problèmes internes, l'A.J .T.D entendez l'Association des Jeunes Tpuri de Douala a repris ses activités il y a quelques mois sous une tension de 'guerre' ouverte entre les jeunes. Heureusement les choses sont vite rentrées dans l'ordre et le nouveau bureau a été élu et installé par le chef de la communauté Tpuri de Douala. Pour les fidèles lecteurs de Ka'arang, nous avons rencontré le tout nouveau président en la personne de DJONGA François.

Ka'arang : L'organe d'information sur la culture Tpuri a suivi de bout en bout le déroulement des élections du nouveau bureau pour l'année exécutive 98-99, élections qui vous ont consacré président avec une majorité écrasante sur votre adversaire Amidou Blaise. Pouvez-vous nous dire qui est l'homme fort de l'A .J.T.D et surtout vos sentiments après cette brillante élection ?

DJONGA François : Le nouvel homme fort de l'A.J.T.D. s'appelle DJONGA François, je suis originaire de Karmay. Je suis âgé de 29 ans, marié et père d'un enfant. J'ai fait des études jusqu'en Tle A4. Je me débrouille dans une société de la place. Quant à mes sentiments après cette élection, c'est la joie qui m'anime jusqu'ici.

Ka'arang : Pouvez-vous dévoiler ici la politique que vous avez mise sur pied pour obtenir une majorité aussi écrasante sur votre adversaire ?

DJONGA François : J'ai mené une campagne de sensibilisation dans toute la ville de Douala, et étant enfant du 'pays', ils ont trouvé en moi toutes les qualités d'un bon président et c'est pourquoi tous les jeunes de Douala ont porté leur choix sur moi.

Ka'arang : Etes-vous satisfait du travail

abattu par le Bureau sortant ?

DJONGA François : Je ne suis pas tellement mécontent du Bureau sortant car malgré les tensions internes qui empêchaient la reprise des activités depuis deux ans, certains membres se sont démarqués du groupe afin que les choses changent, c'est ici l'occasion pour moi de les féliciter pour la lutte menée pour que tout rentre dans l'ordre, en tant que seule femme du bateau, vous[1] avez amené tous les jeunes Tpuri à comprendre qu'on peut compter sur la femme à l'aube du nouveau siècle. Une fois de plus félicitations.

Ka'arang : Merci pour ces compliments qui me vont tout droit au cœur, je tiens à rappeler à nos lecteurs que j'étais jusqu'à lors, Vice-Présidente de cette association, nous savons que depuis la nuit des temps, la femme est toujours placée au second plan en pays Tpuri et l'A.J.T.D. n'avait pas prouvé le contraire, vu le fait que mes différents points de vue et prises de positions étaient considérés comme des bla-bla, voilà pourquoi il y a eu incompréhension entre les membres du bureau surtout, heureusement avec l'appui des aînés tout est rentré dans l'ordre et j'en suis fière.

Alors mon président vous connaissez sans doute ce vulgaire dicton qui stipule que « l'on ne reconnaît le maçon qu'au pied du mûr » après votre élection, les vraies choses doivent commencer, pouvez-vous nous donner le plan d'action ?

DJONGA François : Les adhérents l'auront d'ici peu et je pense qu'ils me jugeront avec le temps.

Ka'arang : Qui peut faire parti de l'A.J .T.D et quelles sont les conditions ?

DJONGA François : Tous les jeunes peuvent faire parti de l'A.J.T.D. à une seule condition : S'inscrire au Secrétariat contre une somme de 300 frs cfa et respecter le statut et règlement de l'Association.

Ka'arang : Quelles sont les ressources financières de l'A.J.T.D. ?

DJONGA François : Nos ressources financières proviennent des droits d'inscription, des contributions mensuelles, des aides et dons de nos aînés**.**

Ka'arang : Monsieur le président, Douala est l'une des villes qui regorgent tant de Tpuri, malheureusement lorsque l'on fait un tour au sein d'une association comme la votre on constate avec regret qu'elle est à 99% masculine et je me fais cet honneur de dire à tous, que je suis et reste l'unique femme au sein de cette association jusqu'ici. Comment expliquez-vous cette absence des filles ?

DJONGA François : Je l'expliquerais de deux façons :

- Nous avons des parents qui, jusqu'ici refusent à leurs filles de fréquenter certains milieux associatifs sous prétexte qu'elles vont se prostituer. Et ce cas constitue un pourcentage de 70%.
- Le second cas est celui des filles qui croient avoir atteint le seuil du paradis, se trouver dans un milieu ainsi avec des jeunes Tpuri comme nous semble être une illusion pour elles. Nous connaissons des filles Tpuri ici qui nous traitent d'imbéciles tout simplement parce qu'elles côtoient tel ou tel cadre. D'autres qui n'aimeraient même pas qu'on sache qu'elles sont Tpuri. Quelle honte pour nous jeunes Tpuri ! Ici à Douala, nous connaissons le dynamisme d'une seule fille Tpuri et c'est vous, qu'il plaise à qui que ce soit, je m'en moque éperdument.

Ka'arang : Ne trouvez-vous pas qu'il serait mieux d'entreprendre dans votre futur plan d'action une stratégie qui pourrait emmener d'autres filles à regagner le groupe ?

DJONGA François : Au départ, je pense que c'est d'abord une question de volonté personnelle, la majorité des filles Tpuri ici à Douala qui ont un niveau du secondaire n'aiment pas fréquenter les milieux Tpuri. Je ne sais pas si c'est un complexe pour celles-ci, quant aux parents qui refusent à leurs filles de nous rejoindre, je ferais tout de même quelques choses si jamais ça ne marche pas, nous n'allons pas les forcer.

Ka'arang : Votre mot de fin mon Président ?

DJONGA François : Mon mot de fin, je l'adresse d'abord à toute l'équipe de Ka'arang à qui j'envoie mes vifs encouragements et félicitations pour le travail abattu par ce cercle et je pense qu'à travers ce groupe, l'homme Tpuri portera haut son flambeau. Ensuite, je m'adresse à la communauté Tpuri de Douala qui manque un peu de responsabilité, personne ne pense au développement de notre pays, tout ce qui les intéresse c'est la boisson et le sexe. Alors chers frères et sœurs, je vous dirais qu'il est grand temps de penser aux choses sérieuses.

[1]Notre correspondante, Danwa Marie-Pascale (ndlr)

Ka'arang : Merci monsieur le Président.
DJONGA François : C'est moi qui vous remercie.

Techniques et Technologies

Les adorateurs de Bacchus en pays Tpuri ou l'alcool et ses conséquences

Kolyang Dina Taïwé

Rendez visite à un parent ou une connaissance en ville, la première chose qu'il vous offre est une bouteille de bière. Dans les villes, le sacrifice au dieu Bacchus s'appelle aujourd'hui le goût. La femme ou la jeune enfant que l'on envoie avec le panier chercher les boissons se plante devant vous avec toute l'innocence et l'impudeur de la jeunesse et pliant le cou de respect vous demande sous le regard de la mère ou du père (fâché ou du moins sérieux, je ne sais pour quelle raison) votre goût. Et sachez que si l'enfant fait beaucoup d'efforts, il vous sortira une phrase faite de Tpuri et de débris de Français, la langue des civilisés qui vivent en France:

- Gu mbo din may ne? ou Ndo jo din may ne?

Le père remarque-t-il que l'enfant ou la femme hésite, il grondera en lui disant aussi dans un Français créolisé ou du moins Tpurisé dans une impatience notoire:

- Wii gu mbaara sogla?

Ce rite passé, la chasse aux bouteilles commence.

Il faut chercher des bouteilles (qui auront servi entretemps à garder l'huile d'arachide, le dalang etc.) que l'envoyée ira échanger contre le liquide de Bacchus à la prochaine vente emportée.

Voilà le premier pas vers l'adoration de Bacchus terminé. En attendant l'enfant qui ploie sous le poids des bouteilles, l'on bavarde un peu. De retour, le jeune enfant sera épargné de la tâche d'ouvrir ou de servir des verres. Mission accomplie, il peut disparaître dans la cuisine, dans la rue, dans la cour. Personne ne s'occupe plus de lui. Jusqu'au prochain visiteur! Ce scénario est stéréotypique pour les familles civilisées des villes qui ont compris que rester dans la chaleur familiale aide à l'éducation des enfants. Sinon, le Tpuri typique des villes, pour qui les enfants font trop de bruits comme si ce n'est pas lui qui les a faits, accueille son visiteur au seuil de la porte, quand la femme lui a dit les derniers mots de salutations et l'amène directement dans un coin. C'est souvent une vente emportée où la musique est forte, les bruits déflorant le tympan, les visiteurs nombreux (regarder seulement l'entrée de Nylon ou Barcelone à Douala). Mais les plus civilisés vous ameneront chez une dame aux pieds lavés et vivant dans des canapés moelleux et (naturellement) sales et dans lequel l'hôte s'enfonce. Il est accueilli à l'entrée par les mots les plus mielleux du monde qu'il n'a jamais dits à sa femme ou qu'aucun autre être humain (normal) ne lui dira dans la vie, sauf le jour où l'alcool le tuera et Bacchus l'emportera dans les nuées.

Ici le rite est simple:

La jolie dame au pagne serré ou à la jupe retressée connaît naturellement le goût de "son" homme. C'est au visiteur de répondre aux questions que la servante de Bacchus vous adressera tout à l'heure. Si la dame a une certaine importance, elle envoie une entraineuse, souvent une jeune fille innocente aux seins encore durs et initiés au rite de séduction par sa maîtresse. Vous accompagnant, elle fait semblant de ne pas vouloir se laisser toucher, alors qu'elle n'attend que cela.

Et voilà que l'entrée dans le paradis de l'alcool est fait. Invitant la jeune entraineuse à se joindre à vous dans le canapé, vous êtes entré par la porte principale dans le domaine de Bacchus. On parle de je ne sais quoi, en se

chamaillant presque, sans oublier le harcélement dont est l'objet celui qui ne boit que des boissons légères.
D'ailleurs certains fous de Bacchus ont adopté une méthode comme le jeune gourmand qui mange et va vomir pour revenir remanger afin de boire plus: ils prennent des comprimés pour boire un peu plus et ne pas succomber sous le poids de l'alcool. Il nous manque des mots pour désigner cette idiotie. Il s'agit de la plus grande hypocrise contre sa propre personne. La virilité se comptant dans ces cas au nombre de bouteilles vidées.
Pendant ce temps où le bon père de famille savoure les câlineries et cajoleries de sa chère jeune fille aux seins durs, la famille est oubliée ...
Dans la plupart des cas, le bon père de famille oublie que sa fille qu'il vient d'envoyer acheter de l'alcool lui a demandé, il y a seulement deux jours, 100 francs pour un crayon à bille qu'il n'avait naturellement pas. L'étranger est roi dit-on en Afrique, alors quitte à ce qu'il exploite la famille, quitte à ce que les traits alcooliques du chef de famille se satisfassent à travers le visiteur. Le proverbe ne dit-il pas "cogcõõre da' jag wer waare" (L'asticot grassit grâce à l'étranger.).
Et regardez bien, si vous avez encore la lucidité de bien observer: ils ne boivent que les marques les plus chères. Et l'on vous dira qu'ils n'ont pas d'argent. Allez croire Satan! Et pourtant, leurs propres enfants et femmes meurent parce que n'ayant pas de l'argent pour acheter les rémèdes, même une aspirine. N'allez pas demandez où ils dorment quand ils sont au village, pour ne pas mentionner le fait que leurs mamans ne se vantent que du nom de leur fils, sans jamais voir leur propre situation s'améliorer d'un pouce. Ne continue-t-elle pas à aller toujours plus loin pour chercher du bois de chauffe si ce n'est des bouses de vache et des tiges de mil. Ô paradoxe! Bacchus sauvera à l'entrée du paradis!

Les femmes et l'alcoolisme

Le milieu Tpuri féminin n'est guère exempt du phénomème de l'acoolisme.
Nous renvoyons ici à l'excellent travail réalisé par notre chère Danwa Marie-Pascale dans un périple à Maroua, Garoua etc. où elle a tendu le microphone à plusieurs jeunes dames fréquentant les buvettes.

Les brasseuses

En milieu rural, urbain et semi-urbain, la brasserie de bil-bil ou d'arki semble le seul moyen de faire rapidement d'argent. Rares sont les femmes en milieu Tpuri qui se lancent dans le commerce de condiments, de tissus, et stockage de céréales pour gagner un peu d'argent. L'alcool est et reste dans le milieu tpuri un moyen de gain rapide. Du moins le croit-on. Trois canaris cylindriques noircis par la fumée disposés en cercle, deux grosses outres creusées dans le sol (ou à la rigueur deux grosses cuvettes ou casseroles d'Alucam, Alubassa) et une immense quantité de mil pour satisfaire les désirs de Bacchus.
Parfois cette brasserie de bil-bil est accompagnée d'une tontine rotative chez les diverses membres. Ainsi les femmes peuvent se payer un certain nombre de choses. Par exemple des pagnes, du savon, les festivités de mariage, de baptême et autres. Cependant, il reste à savoir si le gain réel vaut la peine de continuer à gaspiller cet argent pour l'alcool.

Les alcooliques

L'alcoolisme n'épargne pas les femmes en milieu Tpuri, même s'il faut aussi affirmer que c'est un phénomène plus urbain que rural. Signe visible de liberté et d'émancipation, la femme se joint à ses amis(es) au bar du coin pour boire. Il va sans dire que les responsabilités ménagères ne sont pas remplies par le mari qui dans la plupart des cas ne se trouve pas au foyer. Quand elles ne sont pas mariées, elles sont souvent de jeunes filles (entraineuses) ou des jeunes femmes séparées, qui cherchent à qui mieux mieux une survie. Dans tous les cas, l'alcoolisme des femmes qui commence d'abord comme une prostestation contre un ordre social établi, se termine pas le sacrifice de sa propre santé, de sa propre vie, pour ne pas dire famille. Pendant que les femmes et les maris se disputent pour le palmarès de la boisson, les jeunes sont bien obligés de diriger la maisonnée. Manger, faire la propreté, et entretemps faire les exercices et devoirs scolaires. Voilà le sort de toute la famille, l'avenir de la femme, de la fille, de l'enfant Tpuri, dans un cercle infernal d'irresponsabilité. Mais laissons la parole aux contriubants qui discuteront de ce problème sous divers angles.

Suicide collectif: la filière alcool

Samson HYRI

© Djackao-Echos, Avril 1996

Dans l'imagerie populaire, l'abeille et le Polonais ont la réputation d'être ivrognes invétérés. Depuis environ une bonne décennie, ceux-ci sont en passe d'être rattrapés et dépassés par l'homme Tpuri.

Pleins feux sur ce suicide collectif qu'est l'alcolisme.

La consommation de l'alcool remonte à des temps immémoriaux. L'histoire de la Grèce et de l'Egypte anciennes nous apprend que l'alcool sous toutes ses formes a été très proche de l'homme. Depuis le simple vin de noces jusqu'aux élixirs les plus vertueux, tous les prétextes ont été bons pour en user et abuser.

Si lever le coude de temps en temps peut paraître compréhensible au froid pays de Walesa où certains assimilent l'alcool au moyen classique de chauffage, il en va autrement chez nous sous les tropiques. Principalement la société Tpuri. La décennie qui s'achève a vu une recrudescence de la prise d'alcool sans précédente au sein de cette population.

Les indicateurs sont multiples qui confirment ce constat. La moindre cérémonie donne lieu à un flot d'alcool. De la naissance d'un bébé aux funérailles, en passant par les diverses réceptions, l'homme Tpuri vibre désormais au diapason alcoolique. Du traditionnel bil-bil aux liqueurs les plus fortes, tout se consomme. Par tout le monde. Et lorsqu'on connaît les méfaits de l'alcool pour la santé humaine, il y a lieu de s'inquiéter sur cet état.

Dans l'oeil du cyclone, les jeunes

Dans l'ancienne société Tpuri, le vin et en général l'alcool était l'apanage des vieilles personnes qui avaient déjà roulé leur bosse sur le chemin de la vie et n'espéraient plus grand-chose à gagner d'elle. Boire du vin apparaissait alors comme un exutoire et une façon d'attendre stoïquement leurs derniers jours. Les vieux étaient bien conscients des conséquences néfastes que drainait la prise d'alcool: fatigue, troubles de la vue, cirrhoses, scènes de ménage, etc. C'est ainsi que les jeunes étaient interdits d'alcool et ne prenaient que du lait et de la bonne nourriture. Cela justifiait d'ailleurs leur vigueur sur les champs de bataille et de lutte traditionnelle ainsi que dans les plantations. Cette interdiction semble désormais révolue. A l'expérience on se rend compte que les jeunes Tpuri ont supplanté les vieux dans le culte de Bacchus (dieu du vin). Ceux-ci maîtrisent mieux le nombre de cabarets de la journée dans le village que les rangées de mil ou de cotonniers dans leurs champs ou encore les chapitres dans leurs cahiers. Cette situation a des retombées incalculables sur le plan social: baisse de rendement sur les plans physique, spirituel, intellectuel, etc. Même dans les foyers on assiste à des tensions permanentes, de fréquents troubles et scènes de ménage. Les enfants sont très souvent laissés à eux-mêmes et leur éducation s'en trouve menacée, voire compromise; cette éducation dont on a si cruellement besoin à l'aube du 21è siècle. Les jeunes Tpuri, en se livrant à l'alcoolisme, hypothèquent l'avenir de toute leur société, étant donné que cette pratique n'est pas loin d'un suicide collectif. Si la sagesse populaire nous enseigne qu'il y a mille manières de tuer le coq, ajoutons qu'il y en a autant pour une communauté de se suicider. Parmi lesquelles la consommation immodérée d'alcool.

L'alcoolisme: d'un point de vue pédagogique

Dadaï

L'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.) définit un alcoolique comme un buveur excessif dont la dépendance de l'alcool a atteint un certain degré.
Nous entendons par alcoolisme l'utilisation des boissons alcoolisées qui peuvent nuire à l'individu ou à la société.

Quelques signes précurseurs de la dépendance alcoolique

Changement du comportement au travail
absence fréquente au lieu de travail
fréquent état de maladie de courte durée
décroissement de la qualité de travail
oubli de la ponctualité et rendez-vous
difficulté d'entente avec les collègues et le personnel du travail

Changement de la personnalité
Agitation
Crispation
Irritation

Changements d'apparence
Sentir l'alcool
Utilisation des chewing-gum mentholés, des parfums after-shave et parfum de toilette
Apparence non soignée
Tremblement des mains
Sueur

Changements spécifiques à l'alcool
La recherche des occasions où l'on peut boire (Sa matinée commence avec l'alcool pour pouvoir supporter la journée)
La consommation croissante de l'alcool en cachette
Fréquent état d'ivresse
La perte du contrôle de soi. (Ce stade est la limite entre l'être normal et le début de la dépendance alcoolique)

Comment éviter d'être co-dépendant
Ne pas protéger un dépendant alcoolique
Ne pas effacer ses fautes, ne pas se sentir toujours obligé de protéger l'alcoolique des conséquences de son ivresse
Ne pas le soulager
Renvoyer des collègues saouls chez eux
Cesser de se culpabiliser

Plus le partenaire ou la famille essaie de couvrir l'alcoolique plus ce dernier a tendance à croire que sa situation est normale.
Le partenaire se donnera beaucoup de mal pour empêcher l'alcoolique de boire ou pour pallier son comportement imprévisible. L'on se dit qu'on voudrait aider l'alcoolique sans savoir qu'on est en train de se faire co-dépendant. Le partenaire non alcoolique essayera tout: cacher ou jeter les bouteilles, cacher l'argent etc…
Lorsque ces efforts ont échoué à maintes reprises, l'on se sent frustré et incapable. La crainte, la colère, la culpabilité, la nervosité, l'angoisse et le sentiment de médiocrité sont les conséquences de ce soi-disant aide.
Tant que l'alcoolique n'a pas pris conscience de son problème, il est difficile de le/la faire sortir de là.

Selon des recherches, la dépendance alcoolique chez l'homme peut durer de 10 à 15 ans et chez la femme de 5 à 10 ans. C'est la phase chronique. L'alcoolique est à ce moment un être malade. Il/elle se rend compte qu'il n'est pas bon de boire beaucoup d'alcool, mais il/elle a besoin de cette substance. La femme sort plus tôt de cet état parce qu'elle est menacée par le fait de perdre son mari et ses enfants. Un homme ne voudrait pas garder toute sa vie une alcoolique dans son foyer. C'est ce qui accélère la prise de conscience de son problème. C'est impossible de garder un mari qu'on aime bien et des enfants avec un coeur maternel, mais le tout coiffé par l'alcool.

L'alcoolisme

Les accidents nerveux aigus de l'alcoolisme

Dr. Djakbara Mara Lewa

A. IVRESSE AIGUE

Syndrome neuropsychique dû à une intoxication aigue et massive. Il ne s'agit pas toujours d'un alcoolisme chronique. Cela peut être une ivresse occasionnelle chez un non-buveur habituel.

La forme commune évolue en trois phases:

* *de facilité*: euphorie, sentiment de puissance, hypoesthésie, logorrhée et baisse du contrôle de soi: Excitation psychomotrice

* *de difficulté*: les propos deviennent incohérents, les mouvement maladroits, l'humeur agressive: Incoordination.

* *finalement le sujet s'effondre*: vomit et sombre dans le sommeil avec respiration stertoreuse, hyporeflexie, tendineuse, anesthésie, incontinences des sphinctères: Ce sommeil va durer quelques heures, parfois même cet accès se termine par le coma et la mort par collapsus.

Formes cliniques

* Forme délirante: Troubles psychiques au premier plan: fureur, agitation, le sujet hurle, frappe, développe des thèmes divers: jalousie, culpabilité, puis il tombe dans le coma.

* Forme convulsive: Epilepsie alcoolique

* Forme hallucinatoire: Images terrifiantes: meurtres ou suicide possibles.

Dans tous les cas: La crise dure quelques heures, se termine par le sommeil avec amnésie au réveil.

Diagnostic sur le dosage de l'alcoolémie:Tolérance variable.

En moyenne il y a intoxication grave lorsque l'alcoolémie atteint 4 à 5 g pour mille.

B. FORMES SUBAIGUES DE DÉLIRE ALCOOLIQUE

Fréquents: Avec état général peu touché. A traiter comme le délire auquel elles peuvent conduire.

C. DÉLIRE ALCOOLIQUE AIGUE (DÉLIRIUM TREMENS)

Tableau grave par état d'agitation confuse, un délire confuso-onirique et des troubles neuro-vejetatifs intenses.

* necessitant l'hospitalisation d'urgence

* survenant volontiers à la suite d'un sevrage brutal

* sur un terrain débilité

* à l'occasion d'une infection, d'un traumatisme.

Annoncé par des prodroms

Anorexie

Modification de l'humeur (dépression) ou hyperactivité

Trouble du sommeil (rêves terrifiants)

Courtes périodes de désorientation

Peu à peu la confusion mentale d'abord discontinue devient permanente

L'automatisme de rêve libéré pendanr le sommeil déborde sur les périodes de veille, réduit la marge de l'auto-critique, permet les hallucinations.

C'est alors la période d'état associant: des troubles

Confusion mentale

Désorientation dans le temps et dans l'espace

Délire onirique: Productions hallucinatoires

Des troubles neurologiques

Tremblement généralisé et permanent

Dysarthrie

Troubles de la coordination: ataxie, reflexes vifs

Insomnie absolue

Des troubles neuro-vejetatifs

Fièvre (même sans processus infectieux)

Raetty cardie

Des troubles biologiques

deshydratation et troubles hydroelectriques

Se méfier de l'apparition d'une hyperazotemie: facteur de gravité

Le pronostic est fondé sur l'importance de ces signes.

Traitement

* Ivresse aigüe: VIT B6: 2 amp. 250 mg\J\IM ou IV; Sedatifs: EQUANIL IM renouvelables (4 - 6 fois Prédeleruin)

Valium 10: 1 - 2 amp. renouvelables (3-4 predeleruin)
Ivresse pathologique ou coma: Hospitalisation.

** Predelirium et formes subaigüe.*
Calmer d'urgence par voie parentérale
Rehydrater le plus rapidement possible par voie orale.
Administrer VIT. gr. B
Assurer un apport énergétique, calcique, vitaminique
Administrer des extraits hépatiques
Une couverture antibiotique s'impose. Surtout s'il existe le moindre soupçon d'atteinte infectueuse. Eclairer la chambre en permanence, en supprimant les ombres
Realimenter le plus rapidement possible
Si l'état cardiovasculaire laisse à désirer: analeptique, administrer un médicament du système mesolimbique: TIAPRIDAL x 2 cmp IM à 100 mg renouvelable 3 - 4 fois.

Delirium Tremens
Organiser le transfert immédiat. Administrer un sédatif injectable d'urgence. Donner des boissons abondantes sucrées. En milieu hospitalier installer une perfusion qui permettra: la rehydratation hydro-electrolytique, la vitaminotherapie, la chimiothérapie (neuroleptiques et tranquilisants), à doses progressives et sous surveillance.
Attention!:Ne jamais administrer: Gardénal, opiaces, hypnotiques. Eviter d'administrer: Reserpine (risque d'accidents hypotensifs).
Dans les suites, craindre la surveillance d'une encéphalopathie. Envisager une cure de désintoxication, difficile à faire admettre, impérative. Administrer des sédatifs par voie buccale: Valium 5, un à deux comprimés par jour. Un facteur antitoxique (Patelen).

ALCOOLISME CHRONIQUE

Intérêt d'un dépistage précoce.

A. Facteurs favorisants:
Psychologiques et psychopathologiques.
Arriération affective, immaturité, instabilité, faiblesse du moi.
Sociaux et d'environnement
En zone tropicale: boissons traditionnelles fermentées, alcools distillés, vins et spiritueux d'importation. Habitudes familiales d'intempérance, conditions professionnelles. Publicité en faveur de boissons alcoolisées, ignorance des méfaits.

B. Evolution
Phase de latence variable: De quelques années à près de 20 ans. Signe primordial: Le sujet ne peut pas s'imposer l'abstinence.
Premiers signes objectifs.
Troubles digestifs: langue saburrale, pituites matinales, brûlure, renvois acides et vomissements, odeurs aromatiques de l'haleine.
Troubles nerveux: cauchemars, instabilité, brutalité, tremblements, crampes, fourmillement, hyperesthesie cutanée.
Aspect: couperose, yeux injectés, nervosisme ou apathie, logorrhée.
Douleurs à la pression des masses musculaires.
Altérations hépatiques.

C. Complications
Digestives: cirrhose, Cardiovasculaires, Endocriniennes, Occulaires, Polynémites.
Prédisposition et aggravation des maladies infectieuses. Manifestations nerveuses aigües.
Manifestations nerveuses chroniques: Délires: hallucinatoires, d'interprétation (Jalousie), Schizophrénie, Coma hépatique, Encéphalopathies.

D. Encephalopathies chroniques
Démence progressive, Atrophie cerebelleuse, Epilepsie alcoolique, Syndrome pyramidal ou extrapyramidal.

E. Encephalopathies subaigües ou carentielles par déficit en vitamine B1.
Encéphalopathie de Gayet-Wernicke
Troubles psychiques: confusion neurale avec désorientation. Troubles du tonus musculaire: hypertonie oppositionniste.
Amaigrissement extrême, consécutif à une annexie. Troubles oculo-moteurs, à type deparalysés tardives. Tachycardie, hyperthermie, troubles respiratoires.
Hyperpyruvicémie (qui signe la carence en Thiamine)

Syndrome de KORSAKOFF (Souvent consécutif au précédent)
C'est un syndrome confusionnel grave: Amnésie auterograde, fabulations, euphorie. Fausses reconnaissances, désorientation tempero-spatiale. Associé à des polynevites extensives, toutefois sans aucun prallélisme

avec les troubles psychiques.

Syndrome de MARCHIAFAVA - BIGNAMI: (Necrose centrale du corps calleux). Démence totale avec incontinence et réduction du langage. Hypertomie oppositionniste, astasie-abasie extrême. Hyperreflexie tendineuse diffuse, et limbles oculo-moteurs.
Sclérose corticale laminaire de MOREL
Souvent associée au syndrome précédent, c'est une démence globale progressive, peu caractérisée cliniquement.

Traitement
Traitement général: Extraits hepatiques. Vitaminothérapie B1, B6, B12 associé au magne B6.
Polyvitaminotherapie, sédatifs, facteur antitoxique, médicament système mesolimbique (Mapridal).

Attention: A des effets de potentialisation de l'alcool par certaines thérapeutiques: Hypnotiques, antiepileptiques, psychoanaleptiques, neuroleptiques, tranquillisants, I.N.H, I.M.A.O, antihistamique, antidiabétiques F. oraux, analgésiques du type morphine, pyrazole.
A une liaison potentialisatrice dangereuse: Espéral associé à la Warfarine (Adrisine ammadine)

Cure de désintoxication alcoolique
Conditions nécessaires à la cure de désintoxication. Malade consentant: psychothérapie intensive. Etat somatique satisfaisant (pas de tuberculose évolutive, pas d'insuffisance coronarienne, pas d'insuffisance rénale, ni cirrhose confirmée, pas d'atrophie cérébrale évidente). En milieu spécialisé de préférence, et en trois temps: Cure de sévrage: traitement général et sédatif. Cure de dégoût (facultative selon les auteurs). Cure de désensibilisation: après sevrage absolu 5 jours minimum, administrer ESPERAL, 1cp par jour. Première épreuve: 1/2 verre de vin après deux jours de traitement. (surveiller la tension artérielle, laisser le sujet en décubitus). Répeter les épreuves tous les deux jours, en diminuant la dose: (1/2 puis 1/4 cp) suffisante néanmoins pour permettre d'obtenir l'effet recherché (raso-dilatative générale, rougeur de la face, une réaction des conjonctives, sécheresse de la bouche, palpitations, malaise). Avertir le malade qu'il ne devra boire ni vin, ni bière, ni alcool. Les comprimés peuvent être donnés sans faire l'épreuve du vin si le malade est capable de n'en plus boire.

Post cure
Psychotherapie du malade et de l'entourage (Epouse de l'alcoolique). Réinsertion sociale et professionnelle. Hépatothérapie, vitaminothérapie B, sédatifs. Désulfirame: Esperal, durant un an minimum.

Siri ... en ville et dans les cabarets

Kolyang Dina Taïwé

Juste derrière la gare routière, une vaste aire où la saison des pluies créait des petites mares et la saison sèche soulevait la poussière comme pour saupoudrer les attentes des voyageurs, se situait le Campement. Quelques kapotiers et caïlcédrats solidaires, dont les cîmes se perdaient dans le caquet insolent des oiseaux, se partageaient le paysage avec quelques nimiers avares, le tout dégageant une odeur pestilentielle qui transformait le Campement en une sorte de cimetière dont les cadavres n'étaient pas encore morts. Dès que le bar Taojare avait ouvert ses portes, le Campement avait perdu de son attraction, vivant de la concurrence que Taojare avait créée. Des feuilles de tôle jaunes et détachées sifflaient sous le vent des saisons sèches si rudes et difficiles. La rouille du temps déposait aussi bien sur les objets que les vies humaines une couche de routine oxydant la vie, l'électrifiant dans l'oubli des années passées pendant lesquelles la famine avait récolté des hommes. Maintenant elle était totalement oubliée. Personne n'en parlait. Le coeur humain est capable de tous les oublis possibles, capable de s'oublier lui-même, de nier même toutes les expériences auréolant un passé dont personne n'a envie de parler. La force du coeur humain, c'est sa faculté d'oublier. Car dans l'oubli,

l'homme s'invente, se portant garant à affronter la prochaine gageure, à relever le prochain défi. La vie se vivait dans les campements, dans les lieux où l'alcool coulait librement, facilement, où les femmes se donnaient au silence et aux éloges trompeurs.

Les deux campements, comme on les appelait, donnaient à Gulubsir un aspect de renaissance, de résurrection, un visage nouveau. Le campement Taojare était doté d'une auberge dont une nuitée coûtait quelques maigres quatre milles francs. Un château pour la distribution d'eau s'élevant peureusement au-dessus des autres toits n'avait jamais été fonctionnel. Pas encore. Les deux campements vivaient et permettaient aux visiteurs et aux habitants de Gulubsir de vivre, en oubliant, en s'oubliant. Lentement. Ces deux lieux de rencontres, après le travail, faisaient des vies un noeud temporel. Dans cette insouciance notoire, l'oubli bâtissait sa maison à la rive des vies prisonnières des virtualités inaccessibles, des impossibilités incompréhensibles et des frasques du temps.

Djoyang aimait aller chez Taojare. Il laissait le travail aux soins de ses secrétaires et disparaissait pour des interminables heures. Dans les locaux de Taojare. Derrière le marché central, noyé sous l'ombre de quelques caïlcédrats dont les racines empêchaient aux voitures d'accélérer rapidement se cachaient cinq ou six bâtiments que coiffait le château de distribution d'eau. Juste à l'entrée de la concession se trouvait un petit hangar où des gigots de mouton et des poulets étaient grillés pour accompagner l'alcool. Le tout était entouré d'une muraille haute de deux mètres dont le dessus était pourvu de tessons pointés vers le haut pour dégouter les éventuels grimpeurs de murailles.

Siri, de passage à Gulubsir dans l'après-midi et ayant appris que Djoyang était là, passa au bureau. Pour fêter les retrouvailles, ce dernier envoya un messager dire au censeur du lycée de les rejoindre chez Taojare.

Djakjing, commis au bureau du commerce et redouté par les marchands pour sa rigueur illicite et son esprit d'escroc, était toujours de la compagnie. Quand tous se furent rencontrés, on passa la commande:

--- Une 33 pour monsieur, une Castell pour madame, une Tuborg, une Guiness chacun, pour les autres!

La servante disparut et revint aussitôt.

--- Glacée ou non?

Tous répondirent à l'unisson:

--- Glacée!

Elle repartit et disparut derrière le rideau qui continua à bouger comme si un théâtre se jouait de l'autre côté, au-delà des regards. Ce mouvement se perpétua un instant comme si des siffleurs cachés surveillaient le flux du texte que les acteurs devaient réciter devant le public.

Des discussions s'animaient dans les petits groupes de deux personnes chacuns et Siri dans l'attente de la boisson, et voulant rendre la discussion un peu plus générale, prit la parole:

--- Vous qui êtes entrés par la grande porte dans le monde du travail, comment ressentez vous le changement dans notre pays? Votre coeur vous pousse-t-il à y participer activement, avec un engagement singulier comme le ferait un sang chaud d'une jeunesse qui n'a attendu que ce moment? Une participation active, je veux dire afin d'inventer ce vent qui bouge déjà les premiers bourgeons dans les vies déliées, décrispées. Félinement.

La question fut d'abord comprise comme une provocation. En effet, beaucoup pensaient et le disaient tout haut que les jeunes, innovateurs, soi-disant poumons du changement, étaient phagocytés par le système dès qu'ils entraient dans la fonction publique, cette baleine de Jonas, qui ne vomissait de son ventre que ceux qui n'obéissaient pas à ses règles.

--- Le changement, l'alizé-inventeur est une bonne chose, un esprit de créativité enceinte d'un enfant innovateur. En effet, nous avons assez souffert sous les déboires sempiternels, l'impérialisme dur et l'hégémonie accentuée et doucement imposée par d'autres peuples. Ne faillait-il pas s'appeler Bouba, Abdou, Ali, Saadou, Amadou, Mohammed et que sais-je encore, pour pouvoir graver l'échelle de réussite que seules les caprices d'une personne peule avait établie comme règle divine, immuable, inchangeable et incontournable. Mes amis sont aujourd'hui assis à la mangeoire pour avoir, au bon moment, joué la bonne carte, à savoir changer de nom, commenta Djakjing qui par son gros ventre semblait ne pas s'exclure du monde de ceux qui suçait le sang aux autres, à ceux dont les veines étaient nectarifères.

Siri ne sachant plus quelle direction donner à la question se trouva un peu angoissé et déboussolé, tant le commentaire de Djakjing déxasait son intention. Il promena ses regards autour de la table qui semblait subitement déserte, tant les yeux ne contemplaient que les bouteilles pleines de ce jus pétillant dangereusement au fond des ces cachots trompeurs.

Un soupir lent et longuet sembla désamorcer la situation quand une jeune fille Tpuri, Dakaowa, connue des milieux, entra. Un petit jupon fendu jusqu'au nombril, des pattes grêles comme celles d'un flamant que le troupeau aurait chassé par sa laideur, deux mangues ovales qui pointaient au niveau de sa poitrine et semblaient repousser l'étoile du T-shirt portant la publicité de Mercedes-Benz au dos, un grand sourire lui déchirait la face, laissant ses dents jaunies par l'alcool apparaître dans une fente peinte de rouge que beaucoup reconnurent comme sa bouche. Ses yeux se noyaient dans un noir excessif qui se perdait, lui aussi, dans le fleuve des colorations impossibles dont les bords, plantés de quelques arbres appelés cils, semblaient sortir tout neufs du fond d'une cheminée. Ces points blancs, pétillants et lumineux, lui donnaient l'aspect d'une vraie Eve séduisante, une chevronnée des lieux.

Se tournant vers Djakjing, elle lança un long bonjour qui fit que toute l'assistance se tut pour l'observer:

--- Bonjour, les amis!

Un grognement de bonjours perdus dans les verres se fit entendre:

--- Prends place, l'invita Djakjing.

--- A tes côtés, Djakjing? Es-tu devenu moins dangereux?

Un sourire gris et un froncement de sourcils lui servirent de réponse.

A l'encontre de la servante, Djakjing lança:

--- Encore une chaise et une Castell!

Après que le silence revint, Menkamla, revint à la question de Siri:

--- Je ne crois pas que cela seul jouera un rôle dans ce système inextricablement uni aux graines du mauvais. Il

ne faut jamais juger un système selon ce qu'il n'a pas fait. Je n'excuse en aucun cas la corruption et l'irraisonnabilité d'un régime qui ne sait qu'exploiter et maintenir les minorités dans une peur terrifiante, une frayeur agonisante et surtout une crainte paralysante. La liberté est comme un arbre fruitier. On peut en récolter les fruits trop tôt quand ils ne sont pas encore mûrs ou trop tard quand ils sont déjà pourris. Le changement apporte la liberté. Et dans ce vent innovateur, cet harmattan froid, il faut être chaque jour dans le verger pour tailler, arroser l'arbre afin que ses fruits correspondent aux aspirations de notre génération qui se réveille, qui combat, qui se cherche et qui surtout attend, taciturne, les fruits.

Menkamla, censeur du Lycée de la localité était connu pour sa sagacité inexplorable, son sens aigu de la réalité et son réalisme.

La servante avait repris place à côté de Djoyang qui lui caressait félinement le dos. D'une voix tendre et très basse comme s'il craignit d'être compris les autres, il lui demanda:

--- Que bois la servante?

Avant que celle-ci, qui jetait son cou en arrière comme une giraffe attachée à une corde trop courte, ne répondit, il lui proposa une Castell qu'elle s'en alla chercher. Djoyang la fixa de dos. Toute sa chair semblait se concentrer au niveau des fesses qui, avec chaque pas, bougeaient en sens inverse. Une jupe noire longue seulement jusqu'aux genoux, pourvue d'une chaîne brillante cousue au derrière, transmettait fidèlement le rythme des pas vers l'extérieur, dans une musique que seuls les initiés des bars et des locaux nocturnes savaient facilement déchiffrer, et beaucoup répondaient aussi à cette danse silencieuse.

Au bout de la table, longue de quelques quatre-vingts centimètres, haute d'un demi mètre environ et entourée de sièges nobles, s'animait maintenant la discussion tournant autour de de la responsabilité à prendre vis-à-vis du temps porteur de changement, et de graines d'espoir:

Siri ralluma le vif de la discussion:

--- Notre réveil ne doit pas être un réveil précipité, comme né d'une surprise soudaine. Plus nous nous précipiterons, moins nous aurons la chance de travailler notre passé, prisonnier de cette coquille que la machine administrative maintenant passée nous a obligés à accepter. Je pense à un réveil de lièvre, un réveil doux, calme, ayant les yeux ouverts afin de réfléchir et d'accepter la première idée qui nous vient à l'esprit, car par nous la conscience collective d'un groupe se réveille, et cela peut être le début du bonheur, d'une grande ère que notre être greffera sur l'arbre de notre génie créateur.

Djakjing, qui semblait être perdu dans la chaleur que dégageaient les mains, la poitrine et les yeux de Dakaowa adossée maintenant totalement contre sa poitrine, provoqua Siri par une question furtivement mal placée:

--- Avons-nous un génie?

Le silence pesa longtemps. Les Tpuri avaient la rénommée d'être de petits policiers, des gardiens de nuit, des éternels soûlards et surtout d'infatigables coureurs de femmes. Et cette renommée avait été cimentée par des décennies d'observation empirique. Une réputation qui était née des préjugés que le seul le temps semblait transformer en axiome véridique. Siri connaissait des groupes Tpuri à Yaoundé qui tenaient la file indienne pour dormir, pour aller goûter au petit sommeil dorlotant, car habitant dans un petit coin qui ne leur permettait pas de dormir tous à la fois, il fallait faire la queue. La garde de nuit que ces gens avait fait leur métier avait été surnommée *jag kao*, l'étable. Cette dénomination reposait sur la vie dans les villages, la cosmogonie intrinsèque à toutes les agglomérations Tpuri. En effet, les bouviers dormaient toujours dans une petite hutte, placée au devant de l'étable pour surveiller le mouvement, la sortie incontrôlée des bovins la nuit, ou pour parier aussi à la visite illicite d'un voleur qui venait détacher ses bovins.

Siri tenta une réponse qui cachait plus une riposte blessante qu'une logique:

--- Je ne pense pas que le génie d'un peuple se manisfeste à tout moment. Le génie d'un peuple est temporel, cyclique et ne s'annonce pas des années à l'avance. Il est vrai que notre renommée n'est pas des plus bonnes mais soyons à l'écoute de notre peuple, de notre destinée afin que les minutes vierges du temps qui semblent circuler à l'incognito dans le pays soient fertiles à notre futur.

Djoyang passa une autre commande, et Asta se leva encore une fois, produisant la même musique mélodieuse et disparut comme les autres fois derrière le rideau qui l'arrachait des yeux de celui-ci.

Siri poursuivit:

--- Le problème est endogène à notre culture. Nous sommes connus comme des élèves assidus, disciplinés et intelligents mais notre perspicacité disparaît subitement quand nous entrons dans la vie publique en tant que salariés.

Menkamla que cette généralisation et la vue simplifiée et borgne du problème gênaient tant vitupéra ouvertement:

--- Siri, il ne faut pas confondre les choses. Les racines de nos problèmes ne sont ni dans la politique mal comprise de certaines autorités borgnes quant à la mosaïque pléthorique des peuples qui se partagent le terroir de notre pays ni dans la vie sociale, prisonnière d'un brassage et d'un hybridisme culturel, artificiel et précaire. Nos problèmes sont plus profondément enracinés. Et ceci dans nos us et coutumes.

Le campement était géré par Ndewe que Siri avait connu à Yaoundé. Aprés avoir connu l'impossibilité des études à Ngoa, il avait trouvé ici un travail créatif qu'il aimait faire. Le campement entretenait un petit élevage qui alimentait la charcuterie du campement. Et la gestion de toute cette amalgame de responsabilités demandait de Ndewe un oeil sain et un esprit perspicace qui savaient discerner entre les multiples tentatives des employés dont la malhonnêteté s'était déjà manisfestée dans le passé et la parenté qui demandait toujours un peu plus.

Le personnel se composait, entre autres, de nombreuses servantes. C'étaient ces multiples femmes et fillettes que le temps inclément avait clouées à l'insuccés total et qui avaient compris que leur corps était une marchandise potentielle, un capital fructif qui dépassait de loin les années passées accroupies devant les cahiers ou les fesses rassies sur les bancs d'école. Et en l'offrant, elles se surprenaient en train de faire fortune, de s'enrichir par l'idiotie masculine, cette démonstration de

la virilité qui creusait des trous dans leurs porte-monnaie. Asta n'était pas particulièrement belle, mais sa jeunesse excusait sa laideur. A vingt ans, elle avait encore le monde des hommes à découvrir, même si elle avait déjà une grande expérience dans ce domaine, car elle en distinguait rapidement les filous qui ne voulaient que de son corps et les riches dont les billets de mille francs ne leur coûtaient pas les yeux de la tête. Descendue de la belle montagne de Busir, située à cinq ou sept kilomètres de Gulubsir, elle avait tenté sa chance au lycée et fini ici chez Taojare. Elle gagnait sa vie, à cheval entre son salaire, maigre tas de billets de banque qui ne suffisait même pas pour s'acheter un pagne, et les recettes hors salaire que lui rapportaient sa gentillesse, la générosité de ses clients soûls, son corps dont la plupart des clients ne demandaient pas de beauté spéciale, car pour ces gens, au lit, toutes les femmes étaient belles. Mais la source la plus sûre de son gain était ses regards, jaillissant de ces beaux yeux qui brillaient tels des feux follets dans les nuits noires des sentiments qui demandaient d'être satisfaits. Elle avait compris l'adage selon lequel le chien croirait qu'on lui donne de la nourriture à cause de son regard.

L'alcool agissait maintenant sur les esprits. Djoyang serrait Asta contre lui avec son long bras gauche que la bière semblait rendre plus long et plus collant. Il tirait Asta vers lui et l'appuyait contre son corps, comme s'il voulût essorer l'amour de ses membres. Djakjing se leva difficilement, alla aux toilettes et revint avec son pantalon en partie mouillé. Il n'avait pas réussi à ouvrir la chaîne à temps, et la vessie n'avait pas réagi à la lenteur de ses mains. Et la bière qui violentait déjà la vessie s'était déversée sur le pantalon. Les toilettes étaient de larges latrines creusées à même le sol, abritées par un toit en tôle ondulée. Les quatre murs, maintenant jaunâtres par l'acide urique, servaient de pissotière. L'odeur pestilentielle qui s'en dégageait embellissait tout le couloir. Mais ne disait-on pas que les autochtones de Gulubsir avaient un odorat historiquement mauvais?

Dès que Djakjing revint, le désir d'aller uriner devint comme une maladie contagieuse. Djoyang se leva aussi difficilement et s'en alla, légèrement titubant, payer la visite de courtoise aux toilettes. Dakaowa qui s'était redressée, observait maintenant attentivement Djakjing semblable à un enfant étonné et qui ne savait pas ce qu'il avait fait de mal.

De retour Djoyang qui semblait avoir transporté toute l'odeur des latrines avec lui dans la salle, tant les mouches le suivaient, lança à l'encontre d'Asta qu'il n'avait plus lachée depuis un bout de temps:

--- Asta, il faut nettoyer vos latrines!

--- Mais je ne suis pas responsable. Il faut le dire au chef, répondit-elle, innocement.

Siri qui observait depuis un certain temps les yeux qui devenaient lourds, les mains qui s'accolaient aux trois femmes présentes, les bouches qui semblaient fatiguées de parler, les verres qui se vidaient lentement, souligna l'idée de Djoyang:

-- Jeune femme, vous êtes employée ici et vous devez faire montre de responsabililité civile en vous occupant des immobiliers de votre entreprise.

Se tournant vers Menkamla qui parlait tout bas à sa femme, il lui dit:

--- C'est toujours cette notion de responsabilité. Personne ne se sent responsable. J'ai souvent l'impression que les gens veulent nier la responsabilité même de manger. La collectivité et le collectif semblent être l'arme suicidaire par laquelle chaque personne jure. Et avant tout, la collectivité semble être restreinte, car ce sont toujours les autres qui sont responsables.

Personne ne l'écoutait maintenant, même Menkamla à qui il s'adressait s'occupait de sa femme dont les paupières étaient devenues lourdes. Chacun discutait avec son voisin. Djoyang envoya Asta acheter de la viande grillée, deux poulets pour accompagner l'alcool. Quand elle revint avec la viande grillée, les yeux se réveillèrent encore une fois, les bouches bougeaient et la salive roulaient plus facilement la gorge. On passa encore une commande.

Le soleil était parti. Ses rayons dorés comme un feu dans la savane disparaissaient lentement derrière la montagne de Busir, Les pilons s'étaient maintenant tus. Les oiseaux avec leurs alexandrins et le piaulement des poules donnaient lentement place à d'autre bruits. Les rares lumières de Gulubsir avaient commencé à briller, annonçant les ténébres de la nuit calme. Seules quelques motocyclettes passaient, déposaient quelques clients à l'entrée, redémarraient et accéléraient avec une folie qui faisait trembler les murs.

Appel aux articles!

Envoyez-nous des articles, des réflexions, des dossiers, des discussions, des contes ... Ka'arang vous ouvre ses pages!

Tumne Mairabne

Rions un peu

Dadaï

Morsure de serpent

Une femme laboure son champs de mil rouge. Voulant se soulager, elle va derrière un petit buisson pour ne pas être à la vue des passants. Un serpent y faisait aussi sa sieste et se voyant ainsi troublé, il mordit la femme. La femme n'avait même pas encore fini son oeuvre. Elle alerte son mari. Ce dernier tue ledit serpent et conduit son épouse à l'hôpital. Le médecin leur demande:

Que puis-je faire pour vous Monsieur?

Le pauvre paysan ne connaissant que quelques mots du labyrinthe de la langue française lui répond:

Doctorré, quand ma femme hay jourou rou rou le serpent ti x an lui, ti x an lui hay jogod na.

Il voulait ainsi dire: quand ma femme est allée uriner derrière un buisson, le serpent l'a mordu.

La diarrhée

Monsieur Smay a une diarrhée atroce. Il a utilisé toute sorte de plantes médicinales pour combattre sa maladie, mais en vain. Il se décide d'aller à l'hôpital. Le médecin lui demande d'apporter ses excréments pour des analyses au laboratoire. Le malade retourne à la maison. Pour aider le médecin à vite identifier la cause de sa maladie, Monsieur Smay lui ramène le jour suivant un litre d'excréments.

La Gejolette et Hirigodel

Un maître fait le cours dans une classe du CM1 dans le village Blamday. La leçon du jour est basée sur les animaux et particulièrement la différence des noms: mâle-femelle. Le maître pose la question et pour alléger la tâche il traduit le nom de l'animal en Tpuri à savoir :

Quel est le femelle de jõõli ? (musaraigne, souris-araignée)

L'élève Lasugga, assis au fond de la classe lève le doigt et sûr de sa réponse crie:

Moi Monsieur, moi Monsieur!

Le maître, surpris, lui donne la parole. Il se lève tout joyeux et dit:

La femelle de jõõli s'appelle la Gejoolette.

Toute la classe se met à rire.

Après la récréation de 9h30, un instituteur entre dans la salle de classe. Les élèves lui disent bonjour. Il était nouvellement affecté dans cette école. Il demande aux enfants de lui attribuer un beau nom. Le voisin de **Lasugga** très observateur et curieux propose qu'il s'appelerait désormais **Hiriggodel**. Tout content, le maître prend congé. Ce nom signifie calvitique et il a été choisi parce que l'instituteur avait une grande partie du crâne dépourvue de cheveux.

Un bébé interdit de travailler

Suleyman Ibn Issa et sa femme Rakiatu Abdula vivent en Allemagne, plus précisement dans une ville nordique de ce pays germanique. Suleyman du Sudan y étudie et sa femme l'a rejoint par regroupement familial. Comme la loi des étrangers le stipule, Rakiatu ne doit n'y travailler ni étudier. Elle doit juste être là pour que son mari la voit et son coeur se réjouisse d'elle. Alors ils décident d'utiliser au moins le temps, car Suleyman Ibn Issa a une bourse de trois ans, pour faire un enfant. Deux semaines après la naissance de leur enfant, Issa Ibn Suleyman, l'heureux couple rend visite à la police de l'Immi-émigration pour faire enregistrer l'enfant dans le passe-port de la maman. Le jeune Issa Ibn Suleyman reçoit son permis de séjour d'un an avec les spécifications suivantes:

Permis de séjour : Issa Ibn Suleyman

Durée: 1 an

Autres remarques: Le détenteur de ce permis est interdit de travail et d'étude.

Suleyman, le père d'Issa, est sidéré:

- Comment ce petit enfant de 60 cm ne doit-il pas étudier ou travailler? Le peut-il? demande-t-il à la fonctionnaire.

- C'est la réglémentation. La loi le requiert ainsi.

Madame Rotewurst, la fonctionnaire, les renvoie du bureau et la famille Suleyman s'étonne de la rectitude avec laquelle les Allemands appliquent leur loi.

Brutalité: source de solidarité ou désunion chez les Tpuri

JENE Alphonse

"Fais attention c'est un Tpuri, il va te faire du mal". C'est ce nous entendons toujours autour de nous. Le Tpuri dans nos grandes métropoles est un mythe de la violence, un mythe dépourvu de tout caractère doux. Il est un homme incompréhensif vis à vis de tous et de lui-même. Quand on dit vis-à-vis de lui-même, ceci nous renvoie dans son cercle, c'est-à-dire dans les grands regroupements à travers les rencontres de Samedi ou Dimanche. Rencontres au cours desquelles hommes et femmes se retrouvent pour parler sûrement de leurs problèmes et mieux s'organiser? Mais comment cela peut-il être possible quand l'on constate que c'est toujours une bagarre, une dispute absolue qui clôture les séances sans oublier les coups de poing et blessures? La question reste entière. Une tentative de réponse faussera tout le jeu. L'habitude du Tpuri par rapport à cet état d'esprit ne nous facilite pas la tâche au cas où il fallait s'interroger vraiment. Seulement, au delà de tout agissement et de toute considération, la brutalité devient un objet sans grande importance puisque le Tpuri ne cessera pas de se retrouver avec son frère. C'est même le lieu de dire que le non-Tpuri qualifiera le Tpuri de barbare, brutal, alors que le Tpuri ne voit pas les événements sous cet angle. Pour le Tpuri ce sont souvent des scènes de fraternité et de solidarité. Vrai ou faux? Ne cherchez surtout pas à le savoir, puisque vous ne le comprendrez jamais!

Elle sera appelée femme cueillie

Kolyang Dina Taïwé

Suite de la nouvelle de Ka'arang 021

Reyang, l'infirmier chrétien de Goltonsir, a épousé Maytobga, une jolie beauté Tpuri. Après quelques mois, sa jeune épouse fait une fausse couche. Civilisé et croyant aux produits pharamaceutiques, il la traite uniquement avec les remèdes des Blancs. Sans succès. Dans son désespoir, il se confie à Jehalge qui lui donne les racines de l'arbre de fécondité. La thérapie est positive. Maintenant, Maytobga est enceinte.

2.

Pendant que je cherche à tarir le sang de mon épouse, je suis informé de la mort de mon père. Je n'ai pas pris cette nouvelle à sa juste valeur. Je suis tiraillé entre le demain de ma petite famille qui m'absorbe et le centre de santé qui bonde de personnes à cause d'une épidémie qui ravage les villages environnants. Ce n'est qu'à la fin de la thérapie de Maytobga et mon retour vers les occupations quotidiennes que je

perçois l'ampleur du vide qu'a laissé mon père. Le décès de celui qui vous a engrendré est toujours une perte d'un support. Dans la lignée, l'on se rapproche subitement et dangereusement de la tombe. Les générations se raccourcissent d'une coudée.

J'ai pris deux jours de congé pour aller aux funérailles de mon père. Loin des centres urbains, on ne marque pas les congés dans un cahier. C'est la contribution de l'État à notre engagement en brousse. Nous partons et informons juste une ou deux personnes que nous ne sommes pas disponibles. Et nous quittons le lieu de travail pour un jour, mais restons trois jours. De retour, nous passons voir des amis et ne revenons qu'après une semaine. Ceci constitue la liberté des fonctionnaires de brousse. Comme l'État ne nous donne aucune prime à cause de notre engagement pour le terroir, au contraire il attribue des affectations disciplinaires dans ces villages, nous nous prenons la liberté d'utiliser nos affectations pour combler certaines privations que nous impose la vie au village.

Le jour des funérailles, mon oncle dont je n'ai entendu que parler et qui habite à des centaines de kilomètres, est venu régler les différends. Falandi a présidé les palabres. Mon vieil oncle parle peu. D'abord ce sont les questions d'héritage et des incessantes palabres sur la distribution des quatre chèvres et des trois boeufs qu'il a laissés. A la fin de la distribution du bétail, la réunion a rassemblé tous les enfants du défunt et les femmes. Nous étions là et attendions que les dés soient jetés et les décisions prises. Les plus vieux discutent, se conseillent, se contredisent. Mais personne ne rit. L'atmosphère est sérieuse.

Ensuite, la décision est tombée. Falandi cueillerait deux femmes pour les ajouter à ses quatre autres. Welba prendrait deux autres. Sa propre mère plantera sa case au-devant de lui. Moi, je reçois en cueillette l'avant-dernière femme de mon père. La dernière a refusé d'aller chez un mari. Ses parents seraient donc obligés de rembourser la dot. Ainsi, elle pourra aller chercher une nouvelle vie ailleurs. Le sort de toutes ces femmes est décidé. Ma propre mère devient la femme de mon grand-frère et partant ma belle-soeur. Welba, en restant mon frère, devient mon père.

En chrétien évolué, je refuse de prendre la femme de mon père. La Bible ne disait-elle pas qu'il ne faut pas découvrir la nudité de son père? Je ne le dis pas ouvertement. Une décision se brasse au fond de moi. Mais il ne faut pas mener un combat quand les soldats sont trop nerveux et fatigués. Nous ne discutons pas ce jour-là de ce que je pense faire. La séance de consultation familiale est levée. Les femmes devront quitter la maison le lendemain. Je sais que la guerre ne vient que de commencer. En quittant les vestiges de la demeure de mon père, Falandi, mon oncle, part avec ses deux nouvelles épouses. Je les vois s'éloigner. Mon oncle les dévance. Les deux femmes, corbeilles sur la tête, suivent. Elles portent leurs effets. Comme des nomades, elles se séparent d'un lieu pour un autre. Elles oublient leur passé et commencent une nouvelle histoire, une autre biographie. La cohorte disparaît derrière les arbres, à l'horizon. Je me tiens immobile comme si je pleurais le sort des départs définitifs. Je vois la concession de mon père se vider. Trois femmes habitent encore les ruines. Malgré la présence de quelques personnes, un silence infernal couvre les débris de ce qui est resté des cases. Je plains les femmes. La communauté détruit leur domicile, la cueillete les partage, le départ les attend, et elles emportent avec elles leurs futurs. Elles ne savent jamais ce qui les attend dans leur nouveau foyer.

Je dis à la femme de mon père qui est devenue mon épouse que je pars pour préparer son arrivée.

En me séparant d'elle, je chasse cette vision de la voir couchée dans mon lit comme ma femme. Maytobga qui porte notre jeune enfant est assise en amazone sur le porte-bagage de la bicyclette. Je pédale lentement, réfléchissant à la journée et prêtant attention que nous ne nous enfonçions pas dans une brousse quelconque à cause des épines qui nous auraient grandement entravés.

Au moment où la basse-cour cherche l'entrée des poulaillers nous arrivons chez nous. Revenu à mon doute, je cherche d'abord à oublier la furieuse semaine de funérailles qui a restructuré notre famille. Je bannis de ma mémoire toutes les disputes des palabres. Deux marchés plus tard, ma nouvelle femme, Mayre, qui habite encore les vestiges de la concession parentale envoie un messager me rappeler à la responsabilité maritale. Je dégoûte les rappels de ma conscience devant des engagements qui me sont imposés. Je renvoie le messager avec des paroles vides et peu prometteuses.

-- Je viens dans deux marchés, lui ai-je dit.

L'envoyé est reparti informer Mayre. Entretemps, plus d'une demie année s'est écoulée. Elle attend ma visite. Ayant tu ma conscience pendant des mois, je suis allé voir Mayre. Elle a maigri. Ses regards éplorés reflètent une inertie fatale. Je ne la regarde pas dans les yeux. Son visage ridé me rappelle qu'elle est maintenant une laissée-pour-compte. Elle me reçoit avec tout le respect qu'une femme doit à son mari. Elle m'apporte de l'eau dans la calebasse maritale. Ensuite, elle s'évertue à me préparer quelque chose. Mes yeux mouillés d'émotion ne peuvent plus se retenir de verser quelques larmes qui disparaissent dans ma gorge trempée. Je prends le repas moins parce que j'ai faim mais plus pour lui signaler que j'honore ses efforts.

Après cela, nous ne parlons pas beaucoup. On n'a rien à se dire. Elle qui, hier, était ma mère est aujourd'hui ma femme. Elle joue ce rôle. Moi, je ne peux pas être son mari. Je refuse de me laisser couler dans le moule des lois ancestrales. Ainsi, je m'oppose à la décision de toute la classe des sages qui a délibéré pendant de longues et sinueuses palabres.

Dans le laps de temps qui a séparé les funérailles et ma visite à celle qui est devenue par la force de la société ma femme, je suis allé rendre visite au pasteur. Nous avons discuté sur le rôle de l'homme dans la communauté et ses responsabilités vis-à-vis des membres de sa famille.

Son message a été clair. Le chrétien est un étranger sur cette terre et doit renier père et mère pour porter la croix du Christ. Rien ne doit l'entraver. Connaissant ma lutte, il a dit:

-- Une seule femme, une seule foi, un seul baptême, un seul Christ, voilà la voie que Dieu a créée pour nous. Il ne faut pas se souiller chez diverses Eves, les femmes, ces créatures que Dieu a maudites parce qu'elles ont emmené l'ostracisme sur l'humanité, le sol, les animaux, les arbres etc. Bref, elles sont le malheur du monde. Et Satan tente toujours avec le sexe, l'appel à la conscience, au sentiment. Nous, chrétiens, nous appelons au Christ, notre seule loi. Les femmes, c'est la misère du monde, de notre planète. Nous sommes libérés des lois ancestrales pour goûter à la liberté du Sauveur.

Je l'ai suivi patiemment parce que l'on ne contredit pas un religieux. On l'écoute, on le respecte. Mais je suis un peu confus. Comment peut-il avoir une opinion aussi négative de la gent féminine, lui qui est aussi marié? Maintenant, je suis assis devant une femme qui a tout perdu. Même le droit à l'être. Elle n'a plus de bien. Même sa hutte n'a plus de paille. Quand j'observe sa cour je ne vois même pas une plume de volaille. Elle a tout perdu, même sa dignité humaine. Mayre vivote. Elle ne possède plus rien qu'elle puisse appeler sien. J'ai pitié d'elle, de son état, je plains la femme dans son statut de servante de la société, de dépendante de l'homme. Mayre va et vient entre sa hutte et un pot d'eau à moitié cassé. Quand elle a terminé ses travaux ménagers, elle prend un minuscule tabouret, le pousse contre un pilier d'un hangar, le seul qui a résisté à l'érosion et s'assied en s'adossant contre le poteau. Elle soupire.

-- Voilà ce que nous devenons! dit-elle entre deux sanglots qui disparaissent dans sa poitrine. Elle se l'a dit pour s'entendre parler.

Je ne réponds pas. Je feinds de ne pas comprendre. Je suis résolu à ne pas la prendre comme épouse. Du moins cette femme de mon père n'entrera pas dans ma concession. Plusieurs raisons m'interdisent une telle union contre nature. Je suis chrétien et refuse de m'aliéner à des lois qui ne comprennent pas la profondeur de la loi du Christ. Ensuite, éduqué et partant civilisé, comment puis-je sentimentalement coucher avec la femme que mon père a eue, celle que j'ai appelée maman pendant plusieurs années? De surcroît comment puis-je rompre avec mon régime matrimonial de la monogamie que nous nous sommes jurés avec Maytobga? Et comment Maytobga peut-elle partager la maison maritale avec une femme qui est aussi âgée que sa propre mère? Non, dit mon coeur. Et j'ai assez de justifications à cet égard. Devant ce chapelet de questions qui sustendent mon âme, je peux résister. Jamais je ne ferai une chose pareille. Abominable aux yeux de la modernité. Inconcevable aux yeux de la loi du Christ. Indicible au nom de la morale. Enfin, mon coeur dicte à ma conscience torturée et parfois tortionnaire de mon esprit de ne jamais céder.

Je reste quelque temps avec elle. Au coucher du soleil, je sors mille francs que je lui remets. Quand je me sépare d'elle, Mayre commence à pleurer. De grosses gouttes de larmes perlent ses larges rides et tombent sur le bout de pagne qui cache rien que sa nudité car il n'arrive même pas à sa cuisse. Pour ne pas

céder à ses pleurs, je monte rapidement sur mon cycle, pédale vite, mords ma lèvre inférieure pour ne pas pleurer et la laisse à ses convulsions sentimentales. Je sais qu'elle ne comprend rien à ce qui lui arrive. Mais je fais taire ma conscience.

Les autres femmes sont toutes parties. Ma propre mère est maintenant chez mon grand-frère et a commencé une nouvelle vie. Elle s'est adaptée à un autre monde, un peu différent certes mais aussi tâchée de rapports violents et méprisants. Celle qui a refusé de se laisser cueillir est repartie chez les siens et depuis nous n'avons plus de ses nouvelles. Elle aussi a choisi une autre forme d'existence.

Mayre, celle là qui m'a été destinée, est la seule à pleurer son sort sur les vestiges d'une concession jadis bondée de vies et de cris. Ses sanglots montent jusqu'au ciel. Depuis peu, je suis devenu l'objet de la critique sociale. Les habitants de la contrée se demandent comment, en tant qu'éduqué, je puis laisser ma femme souffrir ainsi. Comment un homme civilisé qui a même les moyens financiers de nourrir cent femmes peut-il laissé sa femme cueillie être proie aux bêtes? s'interrogent les paysans déconcertés par ma conduite. La fille de Mayre, ma soeur qui est devenue ma fille, mariée en ville, a demandé des nouvelles de sa mère qui se trouve toujours dans les vestiges de la concession de notre père. Mais elle aussi espère que la conscience collective m'aidera à trouver une solution. Sa fille, Maydayso, est mariée à un bidonvillois à Yaoundé où ils vivotent. En effet, depuis qu'elle est partie, la famille n'a reçu ni photos ni argent. Son deuxième fils est parti au Nigeria et personne ne sait s'il vit. Les quatre autres enfants qu'elle a eus sont morts en bas-âge.

Je ne peux expliquer ma position. Personne ne la comprend. Même le pasteur qui nous supporte tant manque de conviction devant cette muraille de critiques à laquelle je dois faire face. Maintenant, je perçois le vrai poids de la communauté, car une loi c'est d'abord un moyen de pression sociale et chaque homme qui ne veut être marginalisé est d'abord un être d'habitude. Il se plie à ce que la société fixe comme norme. Car le coeur est traître. Il s'aligne pour éviter de s'opposer, de penser et de trop s'écarter de la commune ligne.

Pour faire taire ma conscience, j'ai demandé à quelques connaissances du village de réparer le toit de la hutte de Mayre. Quand les jeunes gens que j'ai payés sont venus renouveler la paille, elle a commencé à pleurer.

-- Devrais-je encore passer l'année ici, dans ce désert de solitude?

Les jeunes n'ont pas répondu aux pleurs de cette femme qui a dépassé la cinquantaine.

Démunie, ma femme attend d'emménager chez moi. Les averses iniques sont à leur comble depuis des semaines. Les travaux champêtres sont intenses. L'adage social dit qu'on ne déménage pas en saison de pluies. J'ai fait attendre Mayre deux années après les funérailles. Et je compte sur le pouvoir du temps qui fait oublier aux coeurs leurs convictions. J'attends que le temps se réveille, expression Tpuri pour désigner le début de l'année. Je m'occupe de ma femme, Maytobga, qui a un gros ventre. Je ne vis pas la deuxième grossesse comme la première. Peut-être parce que je suis occupé à résoudre les mille problèmes de la maison parentale.

Quand le temps se réveille, Maytobga donne naissance à notre deuxième enfant, une jolie fille avec le corps bien lisse. Cette jeune enfant innocente qui commence son expérience humaine fait ma consolation dans mes jours tristes et mes luttes contre les lois ancestrales. Je l'aime éperdument, mais aussi je la plains, car elle ne comprend encore rien des combats que les hommes mènent l'un contre l'autre. Cette petite âme innocente s'épanouit sous mes regards discrets. C'est comme pour fuir mes responsabilités que je me concentre sur elle. En les fuyant, je ne fais que les repousser, car au réveil du temps, Maytobga sait que quelque chose se passera.

Mayre que je visite dès le début de la récolte souffre atrocement. D'abord elle n'a pas eu la force nécessaire pour cultiver son champ. Elle n'a travaillé qu'un minuscule lopin de terre où le mil rouge a été envahi par les herbes. Les hautes lianes ont conquis les vestiges de l'ancienne imposante concession de mon père. A la place de la spacieuse piste qui menait chez le défunt se trouve un sentier rachitique sur lequel les herbes pendent leurs têtes. Quand j'arrive, Mayre se trouve dans la chambre. La hutte suinte. Quand il menace de pleuvoir, elle ramasse ses affaires et les met dans un coin de la case. Pendant les pluies torrentielles, elle ne dort pas, tout le toit fuit et son lit est rempli d'eau.

Je ne sais pas de quoi elle souffre. Quand je m'annonce avec la formule rituelle de visite, mes oreilles perçoivent seulement une faible voix qui se fait à peine entendre. Ensuite, je me courbe et jette un coup d'oeil dans la chambre. Elle est couchée. Elle gémit un peu. Je ne dis rien. Je prends une houe et commence à débroussailler tout l'alentour de la maison, agrandissant un peu le sentier qu'ont conquis les herbes. Je débarrasse l'ancien poteau, pilier du hangar, des légumineuses qui l'ont enliané.

Maintenant, un peu de lumière se propage dans la cour. En labourant, je découvre beaucoup d'ustensiles et d'outils qu'elle a sûrement cherchés depuis longtemps. Ici une houe, là un couteau, plus loin un couvercle. Je vois même des marmites que les herbes ont dominées et couvertes. Je comprend l'état de délabrement total dont elle vit les drames. En trois ans, un être humain mourrait moralement. Quand j'ai fini de désherber les environs, je me suis assis sur un petit tabouret rabougri que j'ai arraché aux herbes. Après m'être un peu reposé, je suis partis demander à la femme du voisin, Wayting, de me donner un seau.

Elle n'a pas de seau mais une gargoulette. J'ai pris le risque de lui emprunter son récipient. Attachant fermement la jarre au porte-bagage de la bicyclette, je suis allé au puits. Je le remplis d'eau. Pédalant lentement, j'ai ramené de l'eau à la malade. Je l'ai transvasée dans le canari à moitié cassé. Après ce minimun de propreté qui témoigne de l'existence d'un être humain, j'entra vers Mayre.

-- Merci, me dit-elle, toujours couchée.

Je m'assieds au bord de la natte.

-- De quoi souffres-tu? lui ai-je demandé.

-- J'ai des maux de thorax et je tousse.

Je lui prescris de l'amoxycilline et passe voir Wayting pour qu'elle lui prépare la bouillie des malades. Elle accepte. Cette aide me soulage beaucoup. Je peux enfin repartir l'esprit tranquille ou du moins l'âme trompée. Revenant de la concession voisine, j'entre dans la hutte pour prendre congé d'elle. Elle ne répond pas à ma phrase d'aurevoir. Je la comprends.

En chemin, je me sens coupable. Je tue une vie humaine parce que je me dis chrétien et éduqué, parce que je me refuse à des lois ancestrales et dites dépassées. Je ne sais pas où s'arrête l'assassinat. Il me paraît qu'il y a plusieurs manières de tuer quelqu'un: on peut lui refuser la nourriture, on évite de lui administrer des soins nécessaires, on peut lui refuser l'amour etc. Suis-je devenu assassin? Je ne me l'avoue pas. Pour me soulager, je passe voir ma propre mère. Femme de mon grand-frère, elle souffre aussi moralement, mais elle s'est habituée à sa situation. En trois ans, ma mère est devenue vieille. Elle accepte les contradictions de la vie et cherche à se construire une nouvelle existence. Femme cueillie, elle est toujours accusée d'avoir à partager l'amour du mari avec les vraies femmes, celles épousées pendant l'âge de la force et pour lesquelles le mari a compté les boeufs. Elle est souvent battue par mon grand-frère, quand ses coépouses outrent de complots fâcheux contre elle. Mais elle résiste tant bien que mal, car elle sait qu'elle n'a pas d'autres alternatives. Appauvrie, elle est néanmoins en bonne santé et elle s'est prise une portion de terre qu'elle cultive et qui lui rapporte son revenu nécessaire pour l'année. Ma mère qui était devenue ma belle-soeur, comparée à sa co-épouse qui est ma femme est de loin plus heureuse et plus comprise. Dans les lasses de la société, elle a trouvé sa voie. L'apercevant, je chasse la vue morbide de celle que les lois ancestrales m'ont héritée. Elle me demande comment va Mayre. Je n'ai pas voulu lui dire la vérité. Je mens en lui disant qu'elle souffre un peu et qu'elle se rétablira promptement. Elle s'enquiert aussi du bien-être de mes deux enfants. Quand nous nous quittons, je remarque pour la première fois, qu'en tant qu'adulte, je mens à ma propre mère, non pas pour respecter les lois des ancêtres, ces normes mêmes que je refuse avec ma conviction de chrétien et d'éduqué, mais pour apaiser ma propre conscience. Mon intrigue se construit.

Le temps auquel je reconnais un pouvoir de forgeron des convictions a-t-il réussi à éroder ma propre force? J'ai très peur de céder aux pressions sociales. Devant cette angoisse, je ne comprends pas si je suis à plaindre ou Mayre, ma mère-femme qui meurt sous le poids de ma négligence. En fait, je ne perçois pas bien le sens ce qui se passe réellement avec moi. En fait, je me pose plus de questions que j'ai de réponses. Je me noie dans une mer d'incompréhensions que mon âme refuse de broyer.

Alors, j'ai commencé à éviter le pasteur. Ensuite, je me justifie de certains dérapages de comportement que Maytobga commence à ne plus me pardonner. Mais plus j'explique, plus

je m'engouffre. Chaque jour je dois inventer une autre chose pour couvrir mes actions. Bientôt, je remarque qu'un château d'invérités composé de mes petits mensonges s'érige autour de moi. Il devient gigantesque. Comme une tour de Babel son toit se perd déjà dans les cimes des arbres. Je suis indécis, confus et surtout sans claire vision de ce que le futur m'apportera. Sûrement de nouvelles briques de tromperie. Sans vision l'avenir est un cauchemar. Je ressens son poids érosif sur mon âme. Je perçois les contours d'un demain dont je ne maîtrise pas toutes les données. Dans ces incertitudes, je maigris. Je ne comprends pas le monde comme il ne me comprend pas. Je suis tendu et très nerveux. Même ma petite fille, que j'ai appelée Maydage, remarque que je m'irrite dans les très petites choses.

Je suis instable. Tous mes repères sociaux sont en branle. Hier n'est plus ce qu'est aujourd'hui. L'école et la religion ne me suffisent plus comme points cadinaux. Ma profession ne me remplit plus de bonheur. Devant ces menaces et hésitations, ma vie familiale est un calvaire.

Avec le pasteur, je ne me comprends plus. J'ai rendu visite au médecin, Jehalge, qui a établi un diagnostic sur mon rapport avec mon père défunt. De sa sphère d'invisibilité, il influencerait ma vie. Et il fallait que je lui réponde. Je ne crois pas à la thérapie de Jehalge même si je l'estime beaucoup. Je ne suis ni viande ni poisson, étant en métamorphose entre deux mondes. Je me trouve tiraillé entre ce que mon coeur me dit, les exigences de ma tête et les obligations sociales parfois semblables à deux mains qui me serrent la gorge. Haletant, je refuse de me laisser tuer par une société qui semble plus forte que moi-même. Ma peine et ma déchirure internes pèsent sur mon âme.

A suivre...

La culture du terroir est celle-là qui nous sauvera du naufrage collectif! .

Ka'arang!

Ka'arang!

Annonce

Il est créé à partir de Janvier 1999 la maison d'édition

Ka'arang: Édition et Média
B.P. 67 Guider

Nous sommes à votre disposition quant à vos manuscrits

Ka'arang se veut servir la culture de la région en publiant les contes, les études, les textes fictifs ... N'hésitez jamais à nous contacter!

Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

Nous sommes un groupe de Tpuri et de personnes intéressées par la culture Tpuri. Nous avons tous des orientations professionnelles et des intérêts personnels différents. Nous œuvrons cependant tous dans le domaine d'une identité culturelle bien comprise et exprimée. Chacune et chacun a la liberté de réfléchir sur le thème qu'il ou elle trouve principal dans le milieu Tpuri. Cette réflexion peut être individuelle ou collective Un travail collectif pouvant être plus riche.
Quelle forme a le Cercle de Réflexion? Le groupe n'est pas une réunion de super-savants. Les articles peuvent être très longs, fouillés, truffés de détails, si l'auteur s'est investi longuement dans sa recherche, ou brefs s'il s'agit de rendre compte d'une expérience personnelle vécue mais significative au sein de la culture Tpuri. Le groupe est une Communauté, sans hiérarchie, et surtout sans compétition. Son but est de Témoigner afin que la culture Tpuri ne soit pas à jamais perdue.

Ka'arang est un trimestriel.

Il est l'organe d'information et de liaison du cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri. Il contient des récits, des interviews, des poèmes, des biographies, des nouvelles, des commentaires, des informations se rapportant à la culture Tpuri.

Ka'arang vit principalement des recherches, de la fantaisie, de la créativité et de l'engagement de ses lecteurs et des membres du Cercle.
Ce périodique est le produit de la coopération de plusieurs personnes.

Ainsi *Ka'arang* sert de porte-parole

Les contributions sont une documentation de notre travail. Elles créent une base de discussion. Elles révalorisent ainsi notre culture et sert de planche d'appui pour que nous ne soyions pas des naufragés de la culture, de notre propre identité.
Dans ce sens nous soutenons l'échange et la communication entre nous et contribuons ainsi au réveil de la conscience pour notre culture et participons à sa survie.

Ka'arang

Ka'arang,

ce sont des débats houleux
le répertoire Tpuri
la culture palpable
des techniques ressucitées
des recherches minutieuses

c´est pourquoi *Ka'arang!*



Surprise inattendue

Assis au bord du Logone
J'observe les poissons dans l'eau limpide
Je m'unis à cette nature liquide
Tout d'un coup
j'entends un bruit inattendu
Je me retourne
Je me lève hâtivement
Je m'enfuis
Oubliant là-bas mon amour.

Assis sur une termitière du Kilimandjaro
Je souris à la vie paisible
Je salue les oiseaux migrateurs.
Je réunis en moi les croyances africaines
Tout d'un coup
retentit un coup inattendu
pour mes oreilles vierges
Je me retourne
Je descends en hâte
Je m'enfuis
Oubliant sur cette hauteur mon amour

Me promenant dans les vallées du Fouta Djalon
Observant les collines de la Guinée forestière
Je m'unis au passé des grands écrivains
dans les vastes plaines des moro naba burkinabè
Je rêve le rêve africain
Tout d'un coup sonne une cloche inattendue
Je me retourne
Je prends mes jambes au cou
Je m'enfuis
Oubliant là-bas, dans la vallée poltronne, mon amour

Sentant sous mes pieds le sable du Sahara
Saoul à l'odeur des dattes mûres dans les oasis arides
Je réponds à l'unité transcendentale de l'afrique
Je vois une seule afrique unie et saine
Tout d'un coup ronronne un sifflement inédit
Je me retourne
Mes empreintes sur les dunes douillettes
Je m'enfuis
Oubliant sur ce sable doux et calme mon amour

A longueur de journée je suis en quête
de ce que je continue à perdre
Depuis lors je retourne à toutes ces places sans sécurité
Depuis ces jours je vis dans la couardise interne
d'une surprise inattendue
Depuis ce temps
je suis
en exil permanent
en errance ininterrompue
en nomadisme singulier
dans mon domicile
dans mon for intérieur violé
Et jusqu'ici je ne sais pas
pourquoi chaque fois
je me suis enfui.

de: Kolyang Dina Taïwé: Les amours oubliées

Ka'arang s'est doté d'une maison d'édition et publiera très prochainement:
- La culture Tpuri: Les techniques de chasse, de pêche et les objets d'art, Temga Jean, Wayang Isidore, Kolyang Dina Taïwé, 140 pages, Guider 1999
- Le cueilleur de femmes, roman-essai-nouvelle sur le lévirat chez les Tpuri, Kolyang Dina Taïwé, 70 pages, Guider 1999

Ecrivez à l'une des adresses suivantes:

Ka'arang c/o Kolyang,
Käthe-Popall-Str. 4,
28201 Bremen, RFA

CDE SAARE
B.P. 67 Guider
Nord Cameroun